

**Un édifice majeur du royaume de Charles le Chauve devenu
abbaye royale capétienne :**
**LA CHAPELLE PALATINE CAROLINGIENNE
DE COMPIÈGNE, DE SAINTE-MARIE
À SAINT-CORNEILLE¹**

par

Jean-Louis BERNARD

Un site majeur, un dossier archéologique vide.

Lorsque les organisateurs du colloque "Saint-Corneille 2004"² m'ont proposé de traiter la partie d'archéologie monumentale consacré à cette abbaye, j'espérais pouvoir disposer pour ce faire des données d'une fouille envisagée depuis plusieurs mois dans le territoire abbatial, contre l'actuelle bibliothèque municipale, et trouver les moyens pour une courte mission de relevés architecturaux très précis. Malheureusement, la fouille n'était pas encore engagée au moment du colloque, et il n'a pas été possible d'effectuer des relevés.

Comment donc apporter une contribution à ce colloque autrement qu'en compilant une bibliographie d'ailleurs sommaire ? Sommaire parce que les chercheurs qui se sont intéressés à l'abbaye sont peu nombreux, parce que la plus grande partie du monument a disparu dès le début du XIXe s. avant

(1) Je remercie très vivement François Héber-Suffrin, Christian Sapin, Pierre Gillon et les membres du "PCR Crypte", Dany Sandron et les membres du séminaire d'architecture médiévale de Paris IV, Georges-Pierre Woimant, Sabine Racinet, Geneviève Roche-Bernard, Elizabeth Bail-Dhé pour leur aide, leurs conseils et leurs critiques (qui n'ont pas manqué), Philippe Racinet, François Callais, Eric Blanchegorge, Jean-Claude Blanchet et les organisateurs du colloque "Saint-Corneille 2004" pour m'avoir permis d'y prendre part, les assistants à ce colloque pour l'intérêt qu'ils ont porté à ce travail.

(2) Colloque organisé par la Société Historique de Compiègne, sous la présidence de Michel Parisse.

Une problématique fort ancienne et unanimement acceptée

L'état des connaissances est rassemblé par les articles de Pierre Héliot (1965)³ et May Vieillard-Troïékouroff (1972)⁴ qui livrent une analyse très détaillée et savante des sources, du plan des Archives Nationales et d'un poème de Jean Scot Erigène. C'est dans ce cadre qu'ont été définitivement établis, pour la France, les principes reconnus à la fois par la communauté scientifique et par les Compiègnais.

Ces principes ont été parfaitement résumés par Yves Christ dans son article de 1977⁵, dans lequel il apporte une lecture iconographique du texte de Jean Scot : "Sainte-Marie de Compiègne, la chapelle palatiale fondée par l'empereur Charles le Chauve, est une rotonde octogonale sur le modèle d'Aix-la-Chapelle. Nous avons la chance de disposer d'un poème décrivant le monument et son décor : *Aulae siderae* de Jean Scot Erigène qui était donc encore vivant le jour de l'inauguration, le 5 mai 877".

L'identification de la chapelle palatiale de Compiègne avec le sujet du poème de Jean Scot remonte à 1861, dans un article publié par Johannes Huber⁶. Cette proposition avait suscité un débat à l'époque, Ernst Dümmler⁷ pensant plutôt à la cathédrale Notre-Dame de Reims. A la fin du siècle, l'éditeur de Jean Scot Ludovicus Traube⁸ envisage aussi bien Compiègne que Laon, Soissons ou Tournai, mais pas Reims. En définitive, l'attribution à Compiègne finit par s'imposer, Sainte-Marie figure désormais au nombre des rotondes mariales, et la date du décès de Jean Scot est repoussée au-delà de 877. Compiègne, selon Albert Verbeek⁹ qui l'un des premiers étudie les plans centrés carolingiens, serait ainsi une copie d'Aix très précoce, le phénomène étant pourtant plutôt caractéristique des Xe et XIe s.

Les travaux de Pierre Héliot et May Vieillard-Troïékouroff formalisent fermement et en français (puisque l'essentiel des travaux antérieurs sur le sujet paraît avoir surtout été rédigé en allemand), chacun dans son domaine scientifique, une problématique posée depuis longtemps et qui est déjà

(3) Pierre HELIOT, "L'église abbatiale de Saint-Corneille", dans *Bulletin monumental*, 1965.

(4) May VIEILLARD-TROIEKOUROFF, "La chapelle du palais de Charles le Chauve à Compiègne", dans *Cahiers archéologiques*, 1972.

(5) Yves CHRIST, "Sainte-Marie de Compiègne et le temple d'Ezéchiel", 1977.

(6) Johannes HUBER, *Johannes Scotus Erigena*, Munich, 1861, p. 119-121.

(7) Ernst DUMMLER, *Geschichte des Ostfränkischen Reichs*, t. II, *Die Letzten Karolinger*, Berlin, 1865, p. 42.

(8) Ludovicus TRAUBE, *Monumenta Germaniae Historica, Poetae latini avi carolini*, t. III, Berlin, 1896, p. 526-527.

(9) Albert VERBEEK, *Zentralbauten in der Nachfolge der Aachener Pfazskapelle*, dans *Das erste Jahrtausend*, t. II, Düsseldorf, 1956, p. 907 et 940.

l'objet d'un consensus. Leur propos consiste donc à démontrer définitivement la validité de ces théories ; l'acuité de leurs analyses et le choix de leurs exemples comparatifs sont convaincants pour la communauté.

On comprend donc que tout le raisonnement est fondé sur la lecture de Jean Scot. Celui-ci est un poète et philosophe parmi les plus éminents de l'empire. Probablement originaire d'Irlande comme son surnom l'indique, il est latiniste accompli et capable de versifier en grec, ce qui impressionne beaucoup ses contemporains. Il enseigne les arts libéraux à l'école du palais de Charles le Chauve et participe à la vie de cour. Apparu à la cour en 843, il disparaîtrait des sources vers 870 si son poème n'était pas associé à la consécration de Sainte-Marie de Compiègne en 877.

La traduction utilisée par Pierre Héliot, May Vieillard-Troïékouff et Yves Christ est a été réalisée par M. Foussard, dans le cadre du séminaire de M. P. Roques, professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, lors d'une séance à laquelle assistait notamment Yves Christ.

L'autre source essentielle pour la compréhension du monument est bien entendu la charte de fondation de 877, heureusement conservée ¹⁰.

L'interprétation des sources ¹¹

L'examen de la transcription du poème de Jean Scot montre qu'il est possible d'apporter des compléments à la traduction proposée par M. Foussard, à la lumière de notre connaissance actuelle de l'architecture du IXe s.

Le texte décrit longuement, dans une langue très classique à la structure simple mais au vocabulaire savant choisi autant pour le sens que pour le rythme des vers, les ordres et mouvements de la sphère céleste, le sens du chiffre huit qui constitue le principe sous-jacent du poème. Cette présence insistante du huit a été l'un des indices déterminants, notamment pour May Vieillard-Troïékouff, pour lier ce poème à un édifice octogonal. Le vers 65 (*Pannos induitur furuo sub culmine cryptae*) fait référence à la crypte, qui peut être une galerie couverte, une voûte ou un caveau, mais probablement pas une coupole comme le propose M. Foussard. Le propos reste ici général, évoquant le ciel, le Christ et la condition des hommes, jusqu'au vers 78 sur les 101 que compte le poème. C'est à partir du vers 85 que le texte devient particulièrement intéressant pour l'archéologue. Cette fois, Jean Scot parle explicitement de l'empereur et des dispositions de son église.

(10) Lors de sa conclusion au colloque, Michel Parisse émettait des doutes quant à la véracité de la charte de 877 et suggérait un réexamen de la charte par un spécialiste de la diplomatique. Dans l'attente de ce travail, nous supposons cette charte authentique.

(11) La traduction du poème est essentiellement due à Geneviève Roche-Bernard et à Sabine Racinet qui ont porté toutes deux un vif intérêt à ce texte à propos duquel nous avons eu de longues discussions. Qu'elles en soient chaleureusement remerciées.

vers	transcription	traduction
84	<i>Proxima sis Karolo tutrix, munimen et altum,</i>	<i>Sois proche de Charles, tutrice protectrice,</i>
85	<i>Qui tibi mirifice praeclaram fabricat aedem,</i>	<i>Lui qui te construit un sanctuaire splendide avec magnificence,</i>
86	<i>Aedes marmoreis uarie constructa columnis,</i>	<i>Un sanctuaire construit avec des colonnes de marbre de couleurs variées</i>
87	<i>Alta domus pulcre centeno normate facta.</i>	<i>Haut édifice réalisé de belle façon sur la norme (la dimension) de la centaine</i>
88	<i>Aspice polygonos flexus arcusque uolutos</i>	2 hypothèses : - admire le déambulatoire coudé et les voûtes roulées (ou les arcs plein cintre) - admire les polygones, les arcs, les courbures ondulantes
89	<i>Compages laterum similes, capitella basesque</i>	<i>Les assemblages des murs symétriques (ou les assemblages symétriques des briques), les chapiteaux et les bases</i>
90	<i>Turres, luriculos, laquearia, dedala tectata,</i>	<i>Les tours, les petits parapets, les pla- fonds lambrissés, les toitures ouvragées</i>
91	<i>Obliquas tyridas, ialini luminis haustus</i>	<i>Les fenêtres obliques qui forment des puits de lumière filtrée par le verre</i>
92	<i>Intus picturas, lapidum pauimenta gradusque,</i>	<i>A l'intérieur les peintures, les pavements de pierre et les marches</i>
93	<i>Circum quaque stoas, armaria, pastaforia,</i>	<i>Tout autour les portiques, les archives (ou les bibliothèques, ou les sacristies), les logements des prêtres</i>
94	<i>Sursum deorsum populos altaria circum,</i>	2 hypothèses : - Vois les peuples circulant partout autour des autels - Vois les peuples montant et descen- dant tout autour des autels
95	<i>Lampadibus plenas faros altasque coronas.</i>	<i>Les lustres pleins de lampes et les hautes couronnes</i>
96	<i>Omnia collucent gemmis auroque coruscant ;</i>	<i>Toutes choses resplendissant de pierres précieuses et étincelant d'or</i>
97	<i>Pallia, cortinae circundant undique templum,</i>	<i>Les tentures et les rideaux entourent de toutes parts le temple</i>

98	<i>Ipsa throno celso fultus rex prospici citomnes</i>	<i>Le roi en personne assis en évidence sur son trône élevé observe tout le monde</i>
99	<i>Uertice sublimi gestans diadema paternum</i>	<i>Il porte sur son auguste tête le diadème de ses pères</i>
100	<i>Plena manus sciptris enchiridon aurea bactra</i>	2 hypothèses : - <i>La main pleine de ses sceptres, portant un livre de prières et les bâtons d'or</i> - <i>la main pleine du livre portatif aux textes ("scriptis" au lieu de "sciptris") dorés à l'or fin (bactra au lieu de bactra)</i>
101	<i>Heros magnanimus longaeuus uiuat in annos.</i>	<i>Que ce héros magnanime vive de nom- breuses années</i>

Ce texte appelle plusieurs commentaires :

- On aura tout d'abord noté l'hétérogénéité apparente : d'abord un long propos à caractère philosophique suivi de la description d'une église, de ses fidèles et de l'empereur. La rupture paraît brutale, comme s'il s'agissait de deux sujets accolés.
- Le nom de l'édifice concerné n'est jamais nommé, ni même suggéré.
- Le type de sanctuaire concerné n'est pas indiqué. La description correspond certes à un édifice de premier rang, vaste, très décoré, prévu pour accueillir l'empereur et de nombreux fidèles, comportant plusieurs autels. Mais on ignore s'il s'agit d'un plan centré, d'une basilique...
- La nature du sanctuaire n'est pas mentionnée. Il peut aussi bien s'agir d'une vaste chapelle palatiale que d'une grande abbatale.
- L'âge de l'édifice n'apparaît pas. A aucun endroit ne sont mentionnés ni suggérés les moments pourtant essentiels de cette journée du 5 mai 877 : l'inauguration, l'installation des reliques, la dédicace des autels. La présence vraisemblable (elle apparaît dans des sources postérieures) des grands de l'empire, des évêques et des archevêques est totalement ignorée : l'empereur est seul face à la foule.
- Aucune communauté monastique, aucun chanoine, ne sont cités. Il s'agit pourtant d'un grand collège : 100 clercs installés dès l'origine.

Ce texte, s'il décrit Sainte-Marie de Compiègne le jour de son inauguration, est donc bien étrange puisqu'il passe sous silence tous les points les plus essentiels. On se demande alors qu'elle a pu être son utilité exacte dans cette journée.

Il s'agit d'un édifice de haute taille, avec des tours et des toits ornés, entouré de portiques et de salles annexes. Des colonnes de marbre semblent

se trouver à l'extérieur. L'intérieur est peint, il y a de l'or et des pierres précieuses, les plafonds sont lambrissés, les murs couverts de tentures, les sols pavés, de grands lustres éclairent l'ensemble. On voit encore des parapets, des portiques. Le roi est placé en hauteur et domine la foule qui circule d'un autel à l'autre.

Analysons ce texte plus précisément :

La présence de colonnes de marbre est récurrente dans la grande architecture carolingienne, quoi qu'elle ne soit pas caractéristique de la période : le phénomène trouve sa source et son inspiration dans les basiliques majeures paléochrétiennes et dans le Saint-Sépulcre. Certes Aix comporte des colonnes de marbre, disposées en deux registres dans les grands arcs de la tribune, mais on en voyait aussi dans les nefs des grandes abbayes de l'époque.

L'expression *centeno normate* a été associée probablement à tort au nombre des chanoines. Il s'agit ici vraisemblablement d'une dimension (100 pieds ?) qui préside aux proportions de l'édifice, ou peut-être à l'étendue d'un territoire fiscal déterminant le patrimoine foncier de la nouvelle fondation. L'appel à des mesures symboliques n'est plus surprenant depuis les travaux de Carol Heitz. L'exemple le plus clair est donné par le projet de plan de l'abbaye de Saint-Gall, tracé par Heito évêque de Bâle et abbé de la Reichenau : le plan de l'abbatiale est ici tracé sur la base d'un module carré de 40 pieds de côté. C'est par exemple le cas de la chapelle d'Aix, construite sur des modules de 50 et 100 pieds. Là encore, on se rapproche de la position d'Yves Christ qui, mettant en avant les liens entre l'édifice décrit dans ce texte et le temple de la vision d'Ezéchiel, insiste sur l'importance symbolique du nombre 100, dont l'application en architecture montre la recherche de proportions parfaites.

L'expression *polygonos flexus* constitue une sorte de néologisme formé sur la base du mot grec, et n'a guère de sens si l'on traduit littéralement (*les polygones de la courbe ???*). Un sens plus conforme avec l'architecture pourrait faire référence à un espace polygonal coudé, c'est-à-dire infléchi d'une manière anguleuse : un couloir coudé par exemple. Mais, en ajoutant une virgule dans la phrase, le sens devient *admire les polygones, les arcs,...*

Arcusque volutos évoque les arcs, les courbures ondulantes, voire des arcs roulés (des doubleaux ?) ou des voûtes roulées (des berceaux ?).

Compages laterum similes décrit un assemblage de pièces de construction des murs (de briques de terre cuite ?), de manière symétrique. Il s'agit vraisemblablement de l'appareil des murs, qui pourrait éventuellement être compris comme un appareil réticulé, à l'exemple de celui de la *Torhalle* de Lorsch.

L'expression *obliquas tyridas* a suscité bien des commentaires. Pour M. Foussard, ce sont des fenêtres en oblique formant des puits de lumière. Pour May Vieillard-Troïékouff, ce sont des fenêtres en clôture de verre disposées

en oblique. Yves Christ avait proposé “des fenêtres ébrasées”, mais cette solution n’avait pas séduit, les fenêtres ébrasées étant rares à l’époque carolingienne. Pourtant, il était probablement proche de la vérité. Il est en effet tentant d’évoquer des fenêtres ébrasées non pas latéralement, mais verticalement, c’est-à-dire que l’appui de la baie formant glacis laisse mieux la lumière plonger depuis des fenêtres très hautes, tels que le suggère la notion de “puits de lumière”. L’existence de vitres aux fenêtres, et même de vitraux, a été confirmée il y a quelques années par la découverte lors des fouilles de l’abbaye de Saint-Denis de fragments de vitraux en contexte carolingien.

La lumière, artificielle cette fois, est aussi le sujet du vers 95. On y voit des lustres avec de nombreuses lampes et des hautes couronnes. Les deux expressions sont relativement redondantes si l’on se réfère au luminaire connu pour le haut Moyen Age : de larges couronnes suspendues portant de nombreuses lampes à huiles ou bougies, sur le principe du polycandélon antique.

Le vers 92 cite, au nombre des aménagements intérieurs des peintures (May Vieillard-Troïékoureff note que les mosaïques n’apparaissent pas) et des pavements, ce qui relève de la normalité pour ce type d’édifice. La présence de marches en pierre appelle toutefois un commentaire. Il est intéressant que Jean Scot éprouve le besoin d’en signaler la présence. C’est n’est vraisemblablement pas seulement pour l’équilibre de la versification. L’existence dans et hors de l’église de quelques degrés, pour l’accès au chœur par exemple, ou pour l’entrée dans l’église, est suffisamment habituelle pour laisser penser que ce n’est pas là le propos de l’auteur. S’agirait-il alors d’escaliers plus importants, plus monumentaux, pour l’accès à des tribunes ou pour une montée à un chœur très surélevé ?

Le texte revient ensuite à la description de l’environnement architectural de l’édifice : le terme *stoas* paraît clair : des portiques (ceux d’un atrium ?). *Armaria* suggère l’existence d’espaces dévolus au rangement liés à l’église. S’agit-il de sacristies, d’archives, de bibliothèque ? Dans le même ordre d’idée, *pastaforia* semblent être une variation de *pastoforia*, qui désignait le logement des prêtres au Saint-Sépulcre de Jérusalem. Il s’agirait là encore de bâtiments annexes.

Si aucun clerc ne paraît dans l’église, les fidèles sont en revanche présents : ils constituent une foule qui circule autour des autels. Malheureusement pour l’archéologue, deux traductions semblent pouvoir être envisagées : l’une est “sens dessus dessous”, c’est-à-dire “en tous sens” sans indication de niveau ; l’autre est “montant et descendant”, auquel cas les autels sont disposés sur plusieurs niveaux et les marches du vers 92 se comprennent mieux. L’image dominante est celle de nombreux autels, tous accessibles aux fidèles qui vont individuellement de l’un à l’autre, non pas pour suivre des offices, mais à l’évidence pour adorer des reliques.

Le roi Charles est là aussi en position assise, ou appuyé sur un trône élevé. Sa situation est suffisamment haute et dégagée par la hauteur du trône, par la hauteur de l'espace où se trouve le trône, ou par les deux effets conjugués, pour qu'il puisse observer tout le monde. Il porte le diadème, et il a dans ses mains les sceptres et/ou le livre ; il s'agit d'une monstrance "officielle" de la personne impériale destinée à être vue de tous. Evidemment, on pense immédiatement à la position de Charlemagne, à la tribune archangélique de la chapelle d'Aix, sur son trône à degrés inspiré de celui de Salomon tel qu'il est décrit dans le Livre des Rois. Si le trône à degrés, dont on connaît par ailleurs d'autres représentations du haut Moyen Age, est probablement à retenir, la comparaison avec Aix est moins pertinente. En effet, Charlemagne à Aix ne voit pas la foule, qui ne l'aperçoit d'ailleurs pas non plus pour deux raisons majeures : la première est que la position du trône est exactement calculée pour que l'empereur ne voie que l'autel et l'officiant et, sous la coupole, l'image du Christ en majesté entouré des 24 vieillards. La deuxième est que la chapelle d'Aix est vraiment la chapelle d'un palais, réservée à un nombre restreint de fidèles et non à la foule des anonymes. L'empereur est ainsi hissé au-dessus du monde de ses sujets, sa présence invisible aux fidèles renforçant encore le mystère qui entoure son pouvoir. Charles le Chauve au contraire est en position éminente, dans une posture officielle, pour voir et être vu de tous. Ceci suppose une situation dans l'église très différente de celle d'Aix.

En définitive, on reste très sceptique sur l'association de ce texte avec Sainte-Marie de Compiègne. Le texte n'est pas daté, ne semble pas lié directement à une cérémonie de consécration, n'est pas clairement associé à un collège monastique et l'édifice décrit n'est pas cité : beaucoup d'étranges oublis pour un texte dédié à une fondation impériale majeure et à une date essentielle du règne, une équation à beaucoup trop d'inconnues pour être aussi péremptoire que les chercheurs des générations précédentes. Problème supplémentaire mais non le moindre : on ne voit aucun indice clair d'un plan centré. Ce type de plan, dont la portée symbolique à l'époque carolingienne est d'autant plus forte qu'il est rare, n'aurait probablement pas échappé à un philosophe aussi éminent que Jean Scot, pas plus que la référence évidente au Saint-Sépulcre alors qu'il s'attache à de nombreux détails parfois mineurs. La référence au chiffre huit, largement développée dans le poème, existe indépendamment de l'architecture. Quoi qu'en aient pensé de nombreux chercheurs, elle ne peut pas constituer, en tous cas sous cette formulation, un argument pour déterminer la forme de l'édifice.

En fait, ce texte paraît beaucoup plus adapté à un plan basilical qu'à un plan centré. Certains auteurs, eux aussi sceptiques mais qui n'ont pas été écoutés, ont proposé d'autres identifications : la cathédrale de Reims¹² où fut

(12) DUMMLER, 1865.

sacré Charles le Chauve en 862, Laon, Soissons et Tournai ¹³. Une autre option semble n'avoir pas été envisagée : que le texte ne s'applique à aucun sanctuaire précis. Ce poème, qui semble hétérogène de prime abord, prend en effet tout son sens si l'on considère qu'il constitue l'argument générique pour ce que doit être et représenter tout sanctuaire impérial, voire tout édifice religieux de premier rang, qu'il soit monastique ou pas. Tous les éléments indispensables y sont en effet : le rôle du sanctuaire dans la relation entre les hommes et la sphère céleste, les principes formels de la conception architecturale, le niveau de la décoration, la place de l'empereur, l'attitude des fidèles. Ainsi se comprend mieux le flou étrange dans lequel nous laisse Jean Scot dont le propos est vraisemblablement d'établir, pour le règne de Charles le Chauve, la place de l'empereur entre les hommes et le ciel, et la nature des sanctuaires où il doit avoir son trône. On y pressent la présence de reliques et de nombreux autels, ce qui laisse présager de l'existence d'une liturgie itinérante comme à Saint-Riquier.

L'interprétation des vestiges en place

Note : tous les éléments de la maquette 3D utilisée pour l'essai de restitution sont à échelle 1/1, c'est-à-dire à dimensions réelles sur l'ordinateur.

En dépit de la démolition post-révolutionnaire et de la recomposition du quartier consécutive au percement de la rue Saint-Corneille, quelques vestiges de l'église nous sont parvenus. Dissimulés dans le bâti urbain actuel ou restaurés, leur analyse détaillée nécessiterait un relevé pierre à pierre détaillé.

- Mur du bas-côté sud, constituant également le mur nord de la galerie du cloître

Du côté du cloître, le parement a été presque entièrement renouvelé à plusieurs époques, si l'on en juge d'après les différences significatives de l'appareillage. Seules, semble-t-il, les 4^e et 5^e travées du cloître conservent des lambeaux de l'appareillage initial de cette paroi, très difficile à observer en raison de l'état de surface très altéré et des rejointoiements. Des quatre portes qui ouvrent aujourd'hui sur la rue, seules deux sont ancienne et correspondent aux communications entre le cloître et l'église telles qu'elles figurent sur les plans du XVII^e s. De toutes façons, toutes ont été refaites récemment. La baie à arc surbaissé des travées 8 et 9 est une création récente.

Du côté de la rue, la paroi a été également profondément transformée. Tous les contreforts sont récents : ils ont été posés après la disparition de l'église afin de soutenir la paroi du cloître. La maçonnerie dans laquelle ils s'ancrent semble constituer, au moins en partie, un chemisage qui recouvre la paroi ancienne. Là encore, le beurrage des joints et l'encrassement de surface en

(13) TRAUBE, 1896.



Figure 2 : vestiges du bas-côté sud de l'église.

raison de la pollution automobile rend l'ensemble difficilement lisible. On reconnaît en revanche très distinctement les baies qui éclairaient autrefois le bas-côté sud de l'église. Bien que l'appareil de façade ait disparu, ces fenêtres hautes sont encore très reconnaissables. Trois d'entre elles sont encore visibles. Ces larges baies en plein cintre, sans ébrasement, sont appareillées. Elles se situent à une hauteur anormalement élevée dans la paroi du bas-côté, afin de permettre un éclairage de l'église au-dessus de la ligne de toit du cloître, avant que celui-ci ne soit surélevé par l'adjonction de galeries hautes par les Mauristes. Leur datation est malaisée en raison du mauvais état de conservation. Toutefois, les proportions et le mode d'appareillage, l'absence d'ébrasement, plaident pour une datation haute, vraisemblablement antérieure à 1100.

- Souche du clocher sud de l'église

Dans l'angle nord-est du cloître subsiste la souche de l'une des deux tours qui encadraient autrefois le chevet de l'église. Cette tour est aujourd'hui visible en partie sur trois de ses côtés. Elle est tenue par les maisons adjacentes. Malheureusement, l'intérieur, qui est censé selon les plans anciens receler un escalier, est inaccessible, tous les accès ayant été condamnés depuis longtemps par les riverains. La tour est entièrement construite en moellons



Figure 3 : vestiges de la tour sud, vus de la rue Saint-Corneille.

généralement non assisés, quoi qu'on semble y reconnaître parfois quelques traces d'appareil en épi. Au sommet toutefois, on reconnaît aisément les restes des étages de baies, dont quelques rangs du parement en moyen appareil ont subsisté en dépit des intempéries. Les niveaux supérieurs, en moyen appareil taillé, et la souche, en appareil de moellons, ne sont probablement pas contemporains. La forme même de cette souche, la très faible épaisseur



Figure 4 : vestiges de la tour sud, vus du cloître.

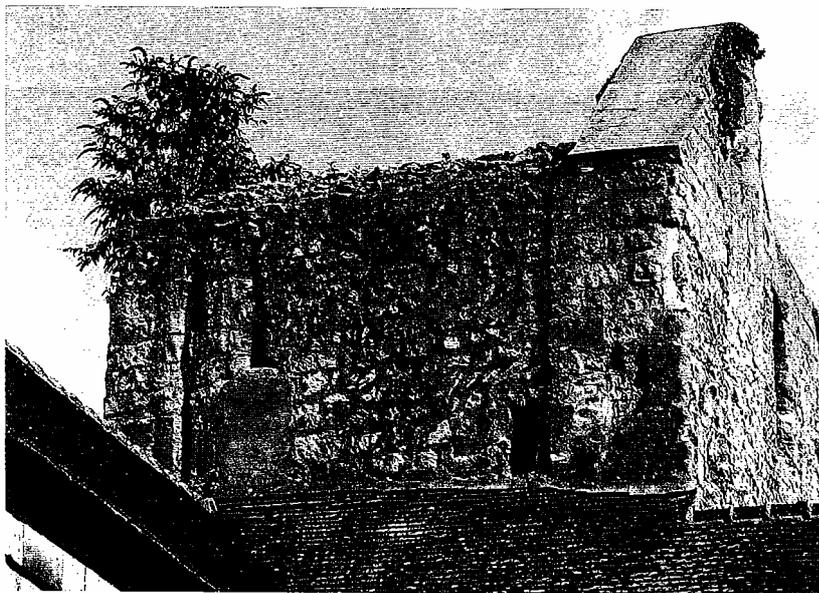


Figure 5 : vestiges de la tour sud, vus du cloître. On remarque l'appareil de moellons assisés et les contreforts plats.



Figure 6 : les restes du massif occidental reconstruit au XVIIe s., colonisé par les maisons modernes.

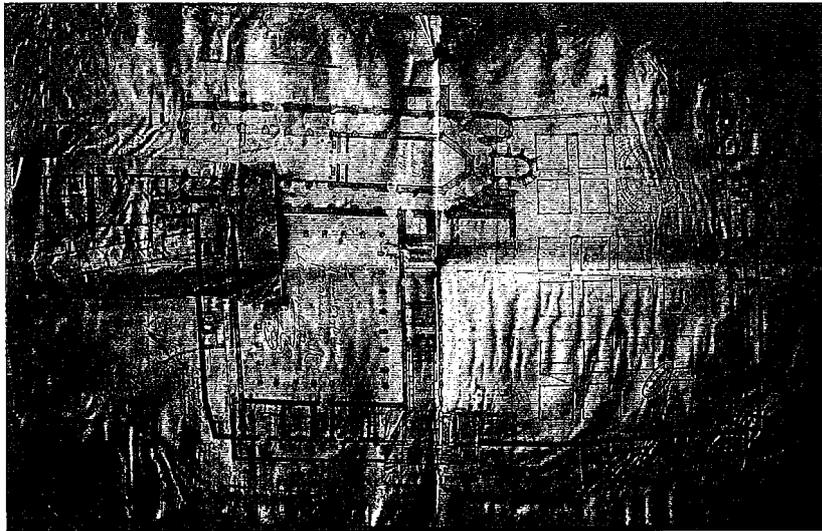


Figure 7 : plan des Archives Départementales. ADO H 2167. Milieu du XVIIe s.

du contrefort de la paroi ouest, l'appareil utilisé, plaident pour une datation haute, antérieure au XIIe s. de toutes façons, vraisemblablement antérieure à l'an mil.

- Vestiges de la reconstruction du massif de façade au XVIe s.

La paroi Nord du nouveau massif de façade a subsisté. Elle est aujourd'hui partiellement visible place du marché aux herbes. Deux maisons sont construites contre cette paroi, entre les contreforts ornés.

L'interprétation des plans et la modélisation du raisonnement

Les plans du XVIIe s.

Les archives subsistantes, pour l'essentiel conservées aux Archives Départementales de l'Oise, sont peu explicites sur le monument lui-même. Par chance, nous disposons de quelques gravures et de deux plans du milieu du XVIIe s. l'un aux Archives Départementales¹⁴, paraissant en partie calqué sur l'autre, aux Archives Nationales¹⁵. Ce plan sur parchemin à l'encre rehaussé de couleur, daté de 1654, est un document essentiel pour la connaissance du monument. Un rabat superposable montre des modifications projetées sur les bâtiments jouxtant le parvis au sud.

Il doit être observé avec minutie. Il est en effet particulièrement descriptif et précis, même si beaucoup de traits sont tracés à main levée. Tout y est en effet mentionné, comme dans un plan d'archéologie du bâti d'aujourd'hui : la nature des supports, l'épaisseur des murs, les portes et escaliers, les reprises, percements, bouchages de parois.

En le comparant avec celui des Archives Nationales, presque contemporain et légèrement différent, il est possible de discerner les dispositions, peut-être l'évolution du monument, et d'abord de vérifier la présence d'une rotonde.

L'église qui est figurée est une longue basilique comportant un narthex flanqué de bas-côtés une nef longue de sept travées, un chœur fermé à pans coupés entouré d'un galerie déambulatoire desservant trois absidioles orientées dont l'une, au sud, est aménagée en escalier. De part et d'autre du chœur, débordant de l'alignement des murs des bas-côtés, deux extensions quadrangulaires d'inégales dimensions correspondent à des tours latérales. Au sud, se développe un cloître entouré de bâtiments selon le plan bénédictin classique. L'église communique avec le cloître par deux portes percées dans le mur du bas-côté sud dans l'axe des galeries, et avec l'aile ouest du carré claustral par une porte dans la paroi du narthex.

(14) ADO H 2167.

(15) AN N III (Oise) 3, n° 1.

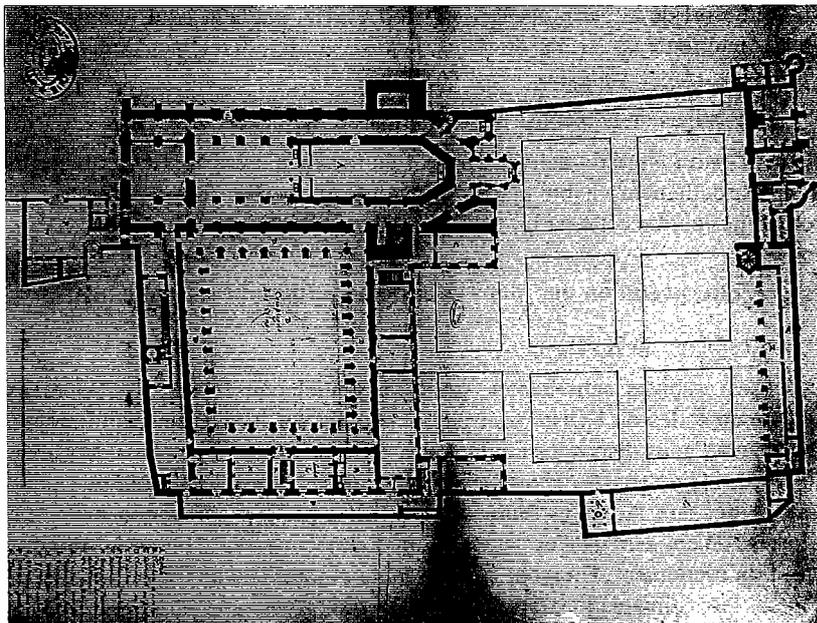


Figure 8 : plan des Archives Nationales, au niveau du sol. AN N III (Oise) 3, n° 1. Milieu du XVIIe s.

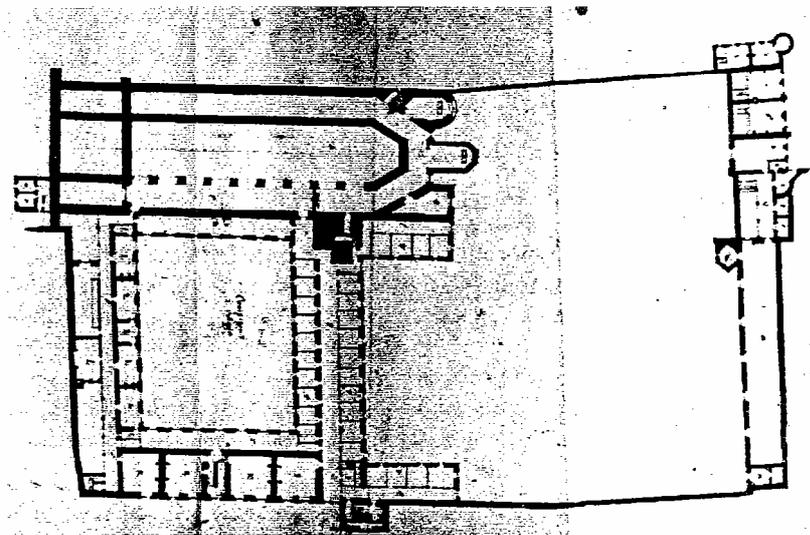


Figure 9 : plan des Archives Nationales, au niveau de l'étage. AN N III (Oise) 3, n° 2. Milieu du XVIIe s.

L'essai interprétatif de référence est dû à Pierre Héliot ¹⁶ qui s'est surtout attaché au plan des Archives nationales, délaissant celui des Archives départementales qu'il n'a peut-être pas eu en mains. Au terme de son étude, il attribue le gros œuvre de l'édifice aux trois premiers quarts du XIIe s., soit un début des travaux entre 1120 et 1140, une interruption vers 1150 lorsque les chanoines sont chassés du site, et une reprise vers 1180-90. Il s'agit donc d'une grande église gothique, pour laquelle il propose des comparaisons avec les chœurs polygonaux de Saint-Wulmer de Boulogne-sur-Mer, de Gloucester et de Tewkesbury, avec les tours de chœur de Saint-Germain-des-Prés, Morienvall, Châlons-sur-Marne, Melun, Noyon et Valenciennes, les tribunes de l'art roman normand et anglais, les tribunes hautes autour du chœur d'Arras et de Meaux, de Valenciennes, Saint-Pierre du Gard, Saint-Leu d'Esserent, les nefs inarticulées du Vermandois au XIIe s. Il aurait pu ajouter les chœurs de Canterbury, Westminster, Peterborough et de la cathédrale de Metz. Visiblement gêné par la forme du chœur et par la présence de tribune au-dessus du chœur et des bas-côtés, il y voit l'image d'un programme architectural engagé au début du XIIe s. pour le gros œuvre et les tours, avec une forte influence anglo-normande, et terminé un demi-siècle plus tard. Il lie les travaux d'achèvement de l'église aux indulgences papales accordées entre 1194 et 1259.

Un problème d'interprétation

A la lumière des connaissances d'aujourd'hui, il est possible de proposer une autre interprétation. Pour cela, nous allons progresser pas à pas dans l'analyse du plan, en tenant compte des données fournies par les documents d'archives, les hypothèses étant testées grâce à une maquette virtuelle en 3D à échelle réelle. Étant donnée la rareté des sources conservées, la disparition quasi-totale du monument et l'absence de fouille, ces propositions devront être comprises comme un essai de reconstitution plausible tenant compte des informations disponibles et non comme une certitude archéologique.

Le chœur et la théorie de l'octogone

On note tout d'abord les particularités du chœur :

- le fond du chœur est figuré par une maçonnerie pleine, alors que le dessinateur a pris soin de distinguer, dans la nef et à l'entrée du chœur, les piliers et les cloisons du jubé visiblement ajoutées tardivement. Cette maçonnerie ne semble donc pas désigner un mur bahut portant les colonnes ou les piliers d'un rond-point de chœur, mais un mur plein fermant totalement le chœur.
- le plan est polygonal. C'est un cas très rare dans cette région, particulièrement dans l'art roman où les chœurs sont toujours absidaux. En

(16) HELIOT, 1965.

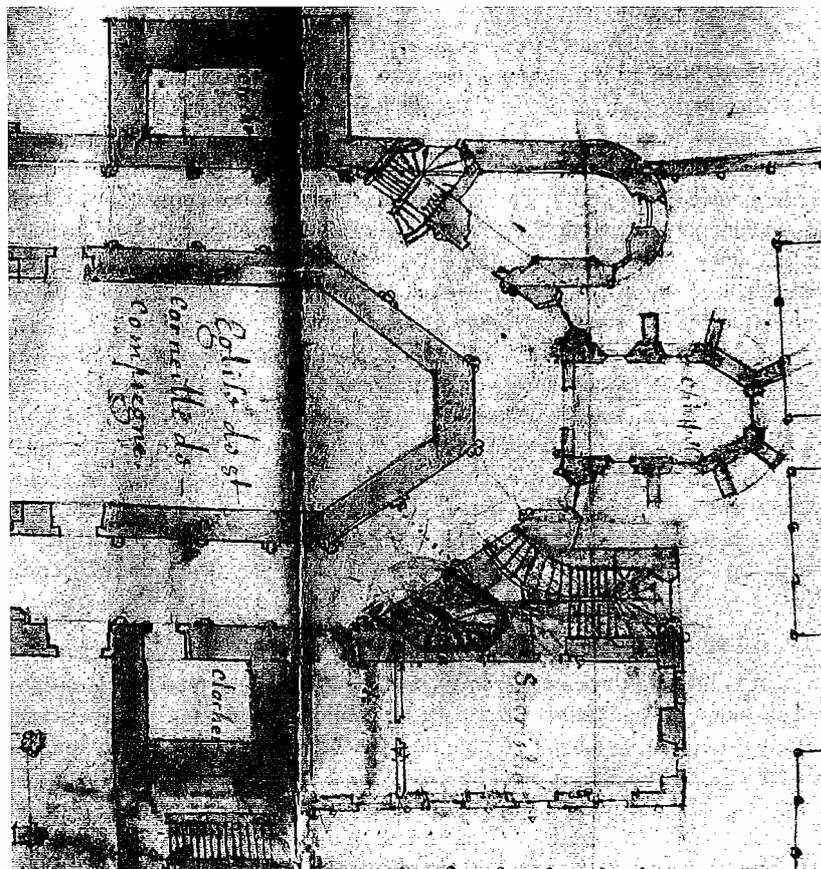


Figure 10 : plan des Archives Départementales. Détail du chœur.

revanche, de tels plans existent dans l'architecture du haut Moyen Age. Reste à déterminer s'il s'agit d'une création *ex nihilo* ou du résultat de la transformation d'un état antérieur.

Le rapprochement entre la forme de ce chœur et l'architecture du haut Moyen Age avait déjà été proposée, sous une forme curieuse : Louis Carolus-Barré¹⁷ s'en faisait l'écho lorsqu'il rappelait que l'abside à trois pans constitue le dernier vestige de la chapelle palatine octogonale détruite lors de la construction de la nef. La présence de ce chœur était en effet l'un des prin-

(17) CAROLUS-BARRÉ, 1973, p. 81

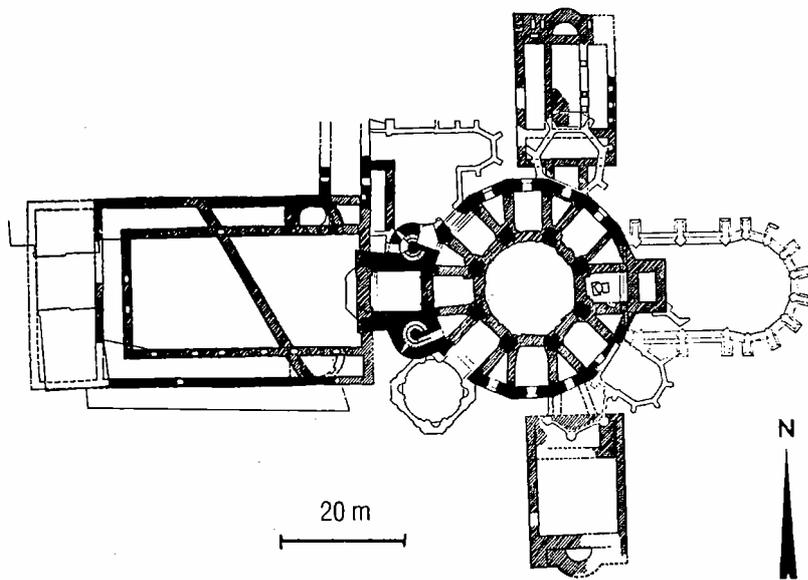


Figure 11 : plan de la rotonde d'Aix-la-Chapelle. Fin du VIIIe - début du IXe s., par Hugot-Kreusch, 1965.

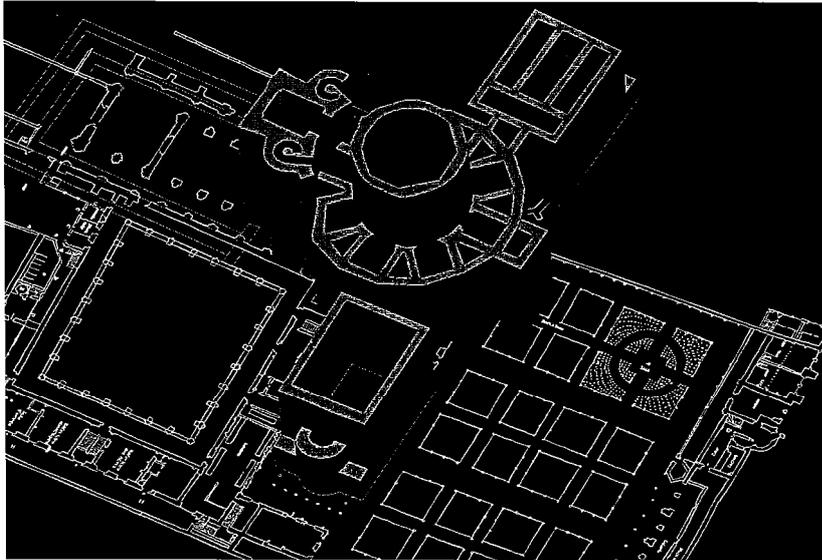


Figure 12 : la rotonde d'Aix en restitution 3D simplifiée à échelle réelle. Vue perspective.

cipaux arguments architecturaux qui avait été utilisés pour cautionner archéologiquement la théorie de “l’octogone” de Compiègne déduit de la lecture du poème de Jean Scot. Cet octogone était censé être une imitation d’Aix d’aussi grandes dimensions. Malheureusement, cette position n’est guère recevable pour plusieurs raisons :

- Les auteurs n’ont probablement pas pris la mesure des dimensions d’Aix : L’hexadécagone extérieur mesure 33 m de diamètre et 16 m de hauteur, l’octogone central 16,54 m de diamètre et 28 m de hauteur. Il s’agit donc d’un édifice immense tant par son emprise au sol que par son développement vertical et on a peine à croire qu’un tel monument ait pu disparaître totalement du paysage sans qu’aucune de ses parties n’ait été recyclée dans les constructions ultérieures, même en tenant compte des multiples aléas historiques qui ont affecté la ville.
- On comprend mal pourquoi la destruction de cette gigantesque rotonde n’aurait épargné que la moitié de l’octogone intérieur et comment une basilique romane, bien que d’assez grandes dimensions, aurait pu masquer les traces d’un édifice deux fois plus large et deux fois plus haut qu’elle.
- Par ailleurs, la statique d’un grand édifice centré est très différente de celle d’un chœur basilical, et il est peu probable qu’une telle conversion architecturale puisse être réalisée sans que le nouveau monument ne connaisse, à terme, de sérieux problèmes de stabilité. Or, le chœur de Saint-Corneille est resté debout jusqu’à la Révolution française sans que sa structure de base n’ait été notablement modifiée.

Afin de prendre la mesure de l’impact de la présence d’une grande rotonde sur le site de Compiègne, nous avons créé un modèle de la rotonde d’Aix en volume simplifié, mais aux dimensions réelles, et tenté de le superposer avec le plan ADO H 2167, lui aussi redimensionné. Un premier essai de superposition montre que la rotonde est plus large que la basilique, même augmentée de ses tours latérales, et qu’aucune de ses parois ne peut être incorporée dans le chœur de Saint-Corneille, même comme fondation : les deux programmes architecturaux sont trop différents. La seule convergence possible ne correspond pas au mur plein polygonal fermant le chœur (bien trop étroit) mais aux trois pans de la paroi extérieure de la galerie desservant les chapelles orientales. Mais la forme des pans coupés n’est pas tout à fait identique pour une raison simple qui semble avoir échappé à tous les auteurs : les pans sont d’inégales longueurs. Le pan axial qui ferme le chœur à l’est est étroit tandis que les pans latéraux sont très longs. Cette forme s’adapte donc très mal au plan d’une rotonde dont, évidemment, tous les pans sont normalement identiques. Concernant Aix, le plan de Hugot-Kreusch de 1965 qui nous a servi de référence montre une légère irrégularité de plan de l’octogone central, mais pas au point du polygone de Compiègne. Par ailleurs, ce choix de plan paraît très mal adapté à un site monastique où le nombre de moines est censé être très important (100).

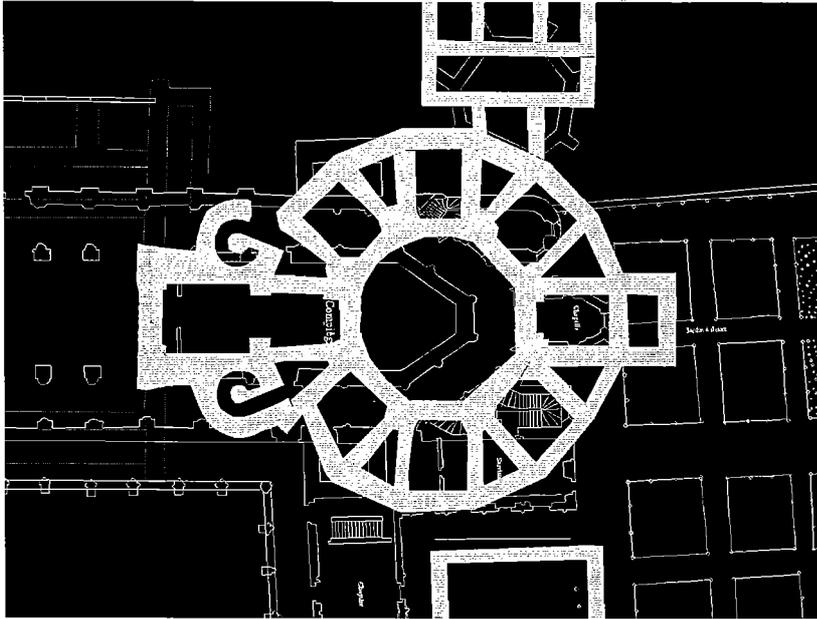


Figure 13 : la rotonde d'Aix. Superposition à échelle réelle sur le plan des Archives Départementales.

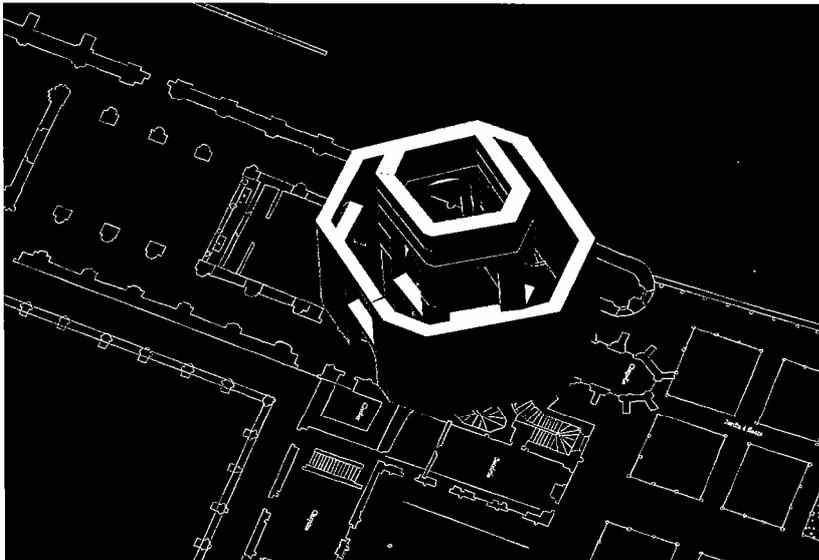


Figure 14 : essai de construction d'une rotonde sur le chœur polygonal de Saint-Corneille. Vue perspective.

Puisque la solution d'une rotonde de type "Aix" ne paraît pas valide, tentons de reconstituer une rotonde adaptée aux dimensions du polygone de Compiègne. L'édifice ainsi construit est beaucoup plus étroit, large de 21,30 m hors tout. La rotonde intérieure est large de 9,25 m. Ce n'est toujours pas une rotonde parfaite, mais un monument oblong aux côtés inégaux très surprenant et qui ne correspond à aucun modèle connu. De surcroît, si l'on se réfère à l'exemple d'Aix, le côté étroit correspond malheureusement à celui où le trône est censé se trouver, c'est-à-dire à l'ouest, de telle sorte que l'empereur souffrirait de la plus mauvaise des visibilitées de l'autel. Nous sommes une nouvelle fois face à une formule peu fonctionnelle et inadaptée à une fonction monastique. Des imitations d'Aix ayant des dimensions équivalentes sont connues (Thionville, Ottmarsheim, Wimpfen,...) mais toutes sont nettement postérieures à la fondation de Compiègne, et il s'agit de "vraies" rotondes. Cette solution se révèle donc encore une fois invalide.

Que ce soit par l'analyse des sources ou par l'étude archéologique, on est donc conduit à rejeter la thèse d'un édifice à plan centré ayant préexisté à la basilique.

Le chœur polygonal à paroi pleine figuré sur le plan est en revanche connu à la fin du IXe s., devant de grandes basiliques monastiques. L'intérêt s'accroît si on prend en compte les absidioles, mais on bute sur une difficulté méthodologique : les documents se contredisent. Le plan figure trois chapelles orientées très différentes. L'absidiole nord est parfaitement semi-circulaire, sans aucun contrefort ni pilastre. L'absidiole sud est à chevet plat, et accueille un escalier. Dans l'axe se trouve une petite chapelle formée d'une nef longue de deux travées terminée par un chevet à pans coupés. Des contreforts encadrent l'édifice vraisemblablement voûté d'ogives dont le plan évoque le XIIIe s. De part et d'autre de la chapelle axiale, des portes font communiquer la galerie et l'extérieur. La gravure de Bourgeois, de 1819, montre la situation inverse : l'absidiole est au sud, mais l'image complète l'information. Cette absidiole au plan parfaitement hémicirculaire est surprenante pour deux raisons : elle n'est soutenue par aucun contrefort et elle comporte deux niveaux d'élévation et d'éclairage. La chapelle axiale du XIIIe s. comporte elle aussi deux étages de baies. La contradiction entre le plan et la gravure n'est probablement qu'apparente, comme on le verra plus loin.

Puisque le chœur est de plan polygonal, puisque sa paroi semble pleine, puisque les absidioles ne rayonnent pas autour d'un rond-point de chœur mais sont parallèles et orientées, nous nous trouvons face à une bien étrange église, très différente du style bien connu dans la région aux XIe et XIIe siècles.

La question du déambulatoire et des chapelles orientées

Les chevets orientés existent dans l'architecture romane, ils sont même très fréquents lorsqu'il s'agit d'église à trois nefs, mais ils sont toujours asso-

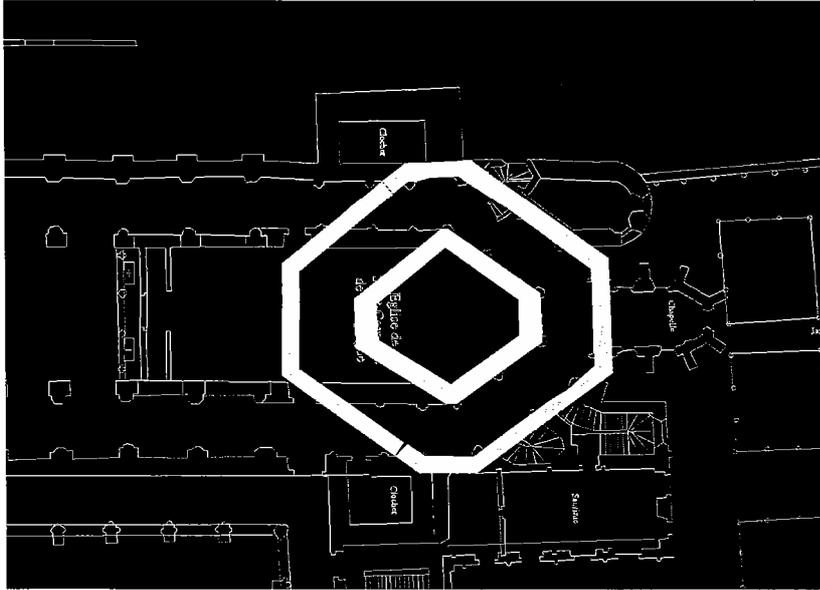


Figure 15 : essai de construction d'une rotonde sur le chœur polygonal de Saint-Corneille. Plan.

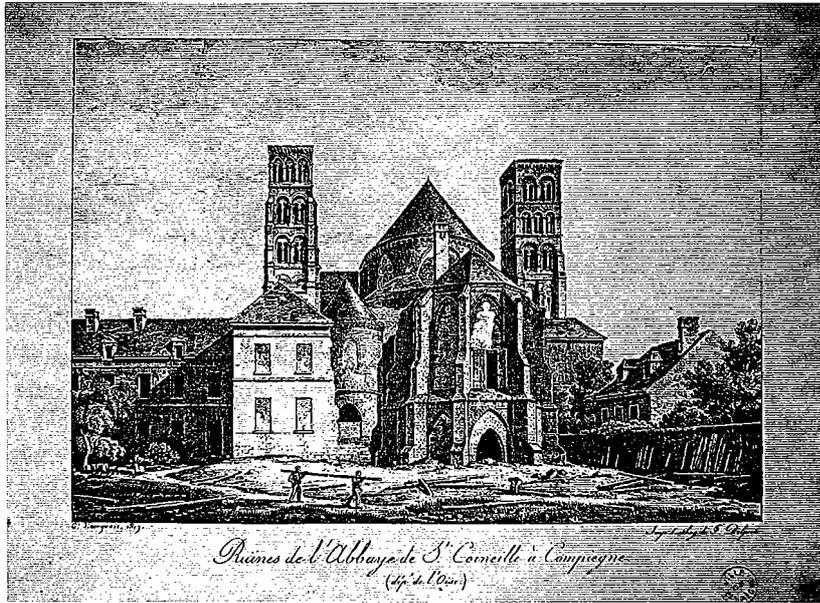


Figure 16 : Ruines de l'abbaye de S. Corneille à Compiègne, par Bourgeois. 1819.

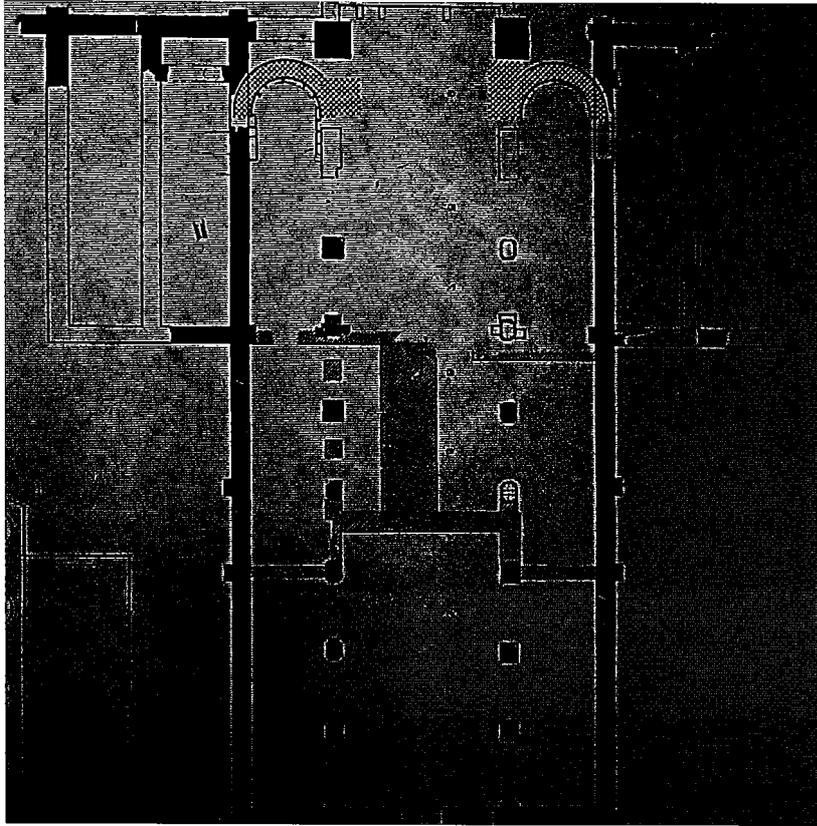


Figure 17 : plan de la Basse-Œuvre de Beauvais. Fin du Xe s.

ciés à un transept saillant et le chœur est alors constitué d'une abside principale très profonde et de deux absidioles en retrait. On connaît également quelques cas de chevets à absides orientées étagées prolongeant, sans l'intermédiaire d'un transept, un vaisseau à trois nefs. C'est le cas par exemple à la première église de Saint-Leu d'Esserent, construite vers 1080¹⁸, au premier état de l'église de Nanteuil-le-Haudouin, vers 1100¹⁹, à la Basse-Œuvre de

(18) Fouillée par Pierre Durvin.

(19) Fouillée par Philippe Racinet, Cahmer.

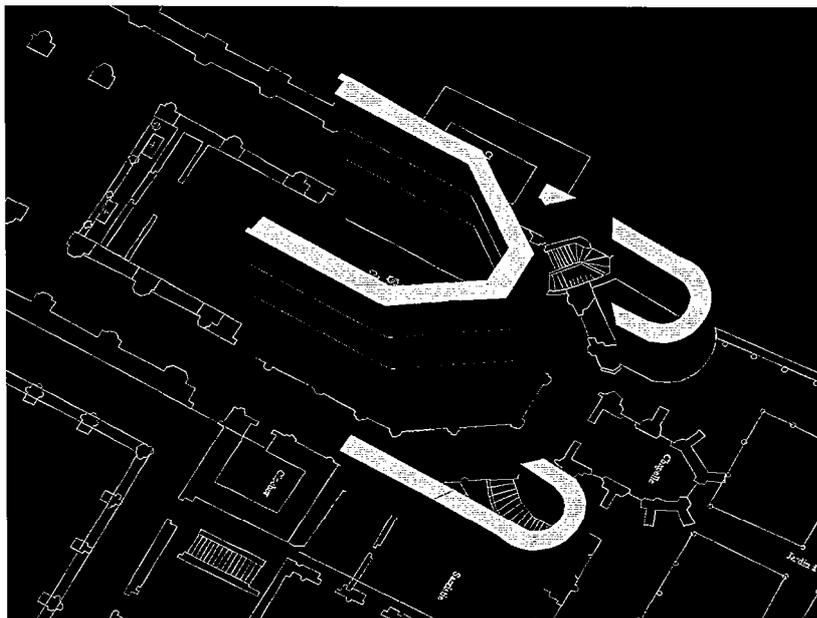


Figure 18 : chœur et absidioles latérales. Essai de forme 3D.

Beauvais (avant l'an mil ?)²⁰, à Marolles-en-Brie, vers 1125-30. Ce modèle, parfois associé à l'influence clunisienne²¹, subsiste dans l'architecture gothique régionale, mais les absides disparaissent au profit de chevets plats. On note que ce type de chœur n'est pas associé à un déambulatoire.

Le plan des édifices à déambulatoire est également bien connu. La galerie qui distribue un nombre souvent impair de chapelles rayonnantes s'ouvre de part et d'autre du chœur qui est entouré par les piles du rond-point. Généralement, un transept débordant précède le chœur. Les cas sont nombreux, à l'exemple de Saint-Martin de Tours : Sainte-Croix d'Orléans,

(20) Cette fouille d'Emile Chami sur le site majeur que constitue la cathédrale du haut Moyen Age de Beauvais, est restée inachevée à la mort du fouilleur et n'a malheureusement jamais été publiée. L'interprétation de ses rapports de fouille n'a pas été faite. Les vestiges qui restent visibles dans la crypte archéologique sous le transept de la cathédrale gothique montrent les deux absidioles latérales d'un chœur orienté prolongeant la nef sans transept. L'ensemble n'est pas daté. En l'attente d'une reprise de l'étude sur le site, on ignore s'il s'agit d'un premier état de la Basse Œuvre ou des vestiges d'une église antérieure.

(21) MILLET Christian, RACINET Philippe, "Réflexions sur l'interdisciplinarité", dans *Revue Archéologique de Picardie*, 1991, n° 1-2, p. 153-162.

Vignory, Cluny, La Charité-sur-Loire, Saint-Ayoul de Provins ²², pour n'en citer que quelques uns.

On n'observe en revanche jamais l'association entre un chœur polygonal, un fond de chœur fermé, un déambulatoire, des absides toutes orientées et l'absence de transept.

Il y a un autre fait essentiel à considérer : la présence de reliques, étudiée par May Vieillard-Troiekourov ²³.

L'importance de la collection de reliques

Le diplôme de fondation du 5 mai 877 les mentionne explicitement : Charles le Chauve "a rendu ce lieu sacré par l'accumulation du plus grand nombre possible de reliques", mais la nature des reliques n'est pas indiquée. Les reliques du pape martyr Corneille sont vraisemblablement ramenées de Rome par Charles le Chauve à l'issue de son couronnement à Noël 875. Celles des saint Cyprien, Pantaléon et Speratus sont récupérées par le roi à la cathédrale de Lyon où elles étaient arrivées de Carthage au temps de Charlemagne. Corneille et Cyprien, fêtés le 14 septembre, étaient déjà associés dans les catacombes romaines sur une inscription du pape Damase. *L'histoire de la translation du corps du pape saint Corneille à Compiègne* ²⁴ est rédigée au Xe s. par un chanoine ayant connu des chanoines se rappelant de l'arrivée des reliques à Compiègne. Il décrit la translation du corps porté par les évêques, qui s'alourdit brusquement près d'une église dédiée à la Vierge. Une croix est alors plantée à l'endroit où le corps s'est arrêté. Puis celui-ci, redevenu léger, est porté jusqu'à l'atrium de l'église Sainte-Marie, montrant qu'il voulait reposer "à l'ombre des cryptes de la basilique qui se dressait là". Le texte précise : "le pieux Charles a transporté saint Corneille dans l'édifice très important qu'il a érigé, œuvre des plus grands artistes et qui l'emporte encore par ses ornements précieux". On trouvait aussi parmi les reliques le voile de la Vierge et le saint Suaire du Christ, censé avoir été donné par Charles le Chauve mais qui n'apparaît dans les textes qu'au XIe s. D'autres reliques sont vraisemblablement ramenées des croisades : un morceau de la crèche, une pierre qui servit à la circoncision, le plat où le Christ mangea l'agneau pascal, un morceau de la colonne, des os des saints Innocents, du lait de la Vierge, des cheveux de la Vierge, une chemise de la Vierge. On a également mention d'une épine de la couronne du Christ, de reliques du bras de saint Philippe, de saint Vincent, de saint Georges, de sainte Natalie.

(22) Le chœur à déambulatoire et chapelles rayonnantes de Saint-Ayoul de Provins a été découvert lors des fouilles de 1992, malheureusement trop vite faites et pas publiées.

(23) May VIEILLARD-TROIEKOUROFF, 1972.

L'autel majeur ne recelait apparemment pas de relique : un privilège disparu du pape Jean VIII aurait accordé à la nouvelle fondation le privilège d'un autel en bois sans relique, comme au Latran²⁵.

L'existence d'une crypte ou d'une *memoria* est suggérée par quelques mentions dans les sources du Xe s. :

- Xe s. : saint Corneille veut reposer "à l'ombre des cryptes de la basilique qui se dressait là"²⁶,
- 918 : donation de Charles le Simple pour faire brûler deux cierges au sépulcre de saint Corneille et saint Cyprien, le jour anniversaire du début de son règne²⁷,
- 921 : fondation par le prieur Hadegerus d'une chapelle avec les reliques de sainte Walburge "qui touchait au temple de sainte Marie et des saints Corneille et Cyprien"²⁸.

La possibilité de la présence d'une crypte n'est évoquée, succinctement, que dans le cadre du document d'évaluation du patrimoine consacré à Compiègne²⁹. Il y est signalé l'existence d'un réseau de galeries d'extraction de craie sous le cloître qui, "se dirigeait vers le chœur de l'église jusqu'à la crypte, mais bouché, il n'a pas pu être reconnu jusque là"³⁰. Aucun document d'archives, aucun plan conservé, aucun indice archéologique ne signale pourtant l'existence d'une crypte ou d'une salle souterraine sous l'église Saint-Corneille.

Où étaient donc placées les reliques ? L'analyse détaillée du chevet permet d'entrevoir la solution.

Un étonnant ensemble oriental

Ce chœur polygonal à mur plein, entouré d'une galerie de même plan distribuant des absidioles orientées, est un plan peu fréquent. Il paraît caractéristique de la grande architecture religieuse monastique du IXe s. On peut citer :

(24) BN Lat 18297, fol. 7v°-14v°.

(25) Lors du colloque, Pascal MONTAUBIN émet des réserves sur l'authenticité de ce privilège papal.

(26) *L'histoire de la translation...* BN Lat 18297, fol. 7v°-14v°.

(27) May VIEILLARD-TROIEKOUROFF, 1972, p. 99.

(28) Idem.

(29) Marie-Claire COSTE, avec la coll. de Benjamin SAINT JEAN VITUS, 2000, p. 53.

(30) Le repérage du réseau de galeries de carrières de craie, bien connues à Compiègne et qui s'étendent sous une grande partie de la ville ancienne, a été réalisé dans les années 1980 par L. GILLARD, qui a dressé le plan des boyaux encore accessibles. Cet indice indirect sur la présence d'une crypte est une information orale recueillie par Marie-Claire COSTE. On ignore la source de l'information de L. GILLARD sur ce sujet.

- Saint-Philbert-de-Grandlieu, construit entre 814 et 819 et transformé de 836 à 846, dont le chevet comporte une galerie polygonale et trois absidioles orientées entourant le chœur fermé.
- La cathédrale Saint-Michel d'Hildesheim (852-872), dont le chœur absidal est entouré d'une galerie hémicirculaire menant à deux petites absidioles latérales et à une petite rotonde axiale.
- Halberstadt (859), également pourvue d'une galerie annulaire, mais dont l'édicule axial est à plan cruciforme. On note la présence d'une petite crypte à drains sous le chœur liturgique.
- Corvey-sur-Weser II (867), dont le chevet est très semblable à celui d'Halberstadt, mais dont les absidioles latérales et la croix axiale sont plus développés.

Dans tous les cas, la galerie, les absidioles et l'édicule axial constituent les cryptes hors œuvre, c'est-à-dire non enterrées, qui se développe à l'est autour du chœur. Cette formule architecturale est bien adaptée au développement d'un pèlerinage autour de reliques nombreuses et importantes. Compiègne, inaugurée en 877, semble s'intégrer parfaitement dans cette série. Le couloir polygonal n'est donc pas un déambulatoire distribuant des chapelles, comme on l'a longtemps cru, mais la galerie des cryptes entourant un chœur fermé. Ce système permettait une liturgie processionnelle et organisait la dévotion des reliques. Celles-ci étaient vraisemblablement placées dans les absidioles latérales orientées, ainsi que, probablement, dans un édicule axial qui n'a pas été conservé. Il s'agissait peut-être d'une petite rotonde, comme à Hildesheim, en raison de la dédicace à la Vierge de la chapelle à pans coupés construite dans la deuxième moitié du XIII^e s. à cet emplacement. Cet ensemble a subsisté jusqu'à la Révolution française.

Autre sujet d'étonnement : ce dispositif semble comporter un étage. Plusieurs indices le suggèrent :

- Les Archives nationales conservent un plan du monastère au niveau de l'étage du cloître qui prend en compte l'église. Le plan montre que l'édifice comporte un étage de galerie, ou de tribune, s'étendant autour du chœur. Comme au rez-de-chaussée, cette galerie distribue des chapelles orientées. Au-dessus du chœur, la galerie est aveugle.
- L'inventaire révolutionnaire, réalisé en 1790 en vue de la vente des Biens Nationaux, mentionne en effet : "l'église est composée d'une nef, chœur et sanctuaire, avec deux bas-côtés faisant tout le pourtour et communiquant aux trois chapelles... derrière le sanctuaire. Au-dessus des dits bas-côtés et chapelles sont des galeries donnant sur le chœur et la nef, dont les ouvertures sont ornées de balustrades en fer..."³¹.

(31) Cité par HELIOT, *Bull. Mon.*, 1965, p. 195.

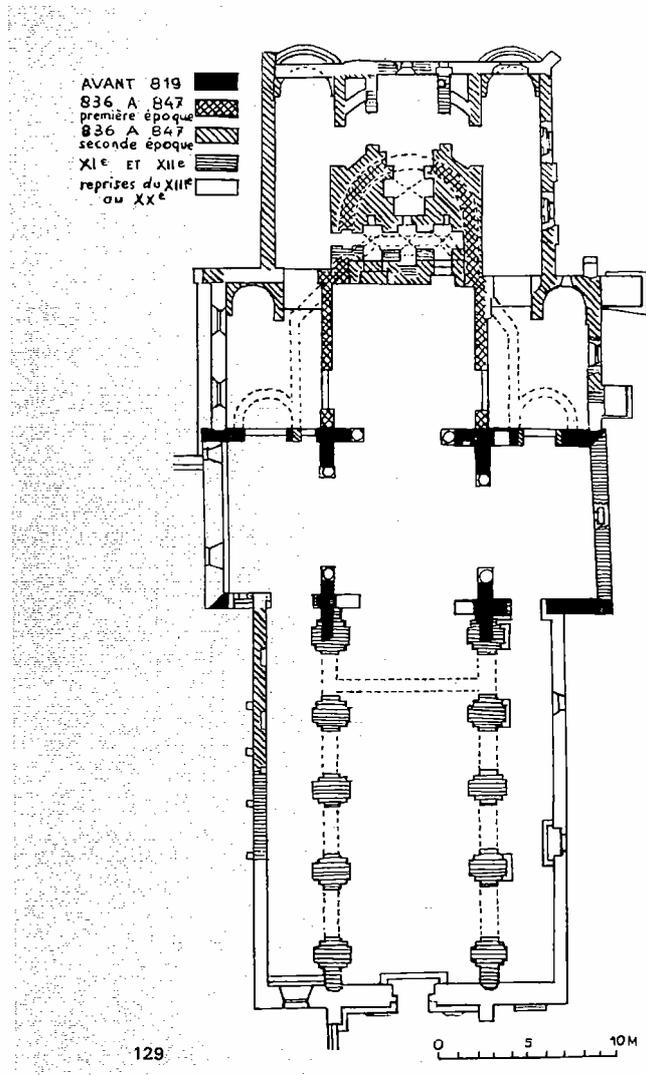
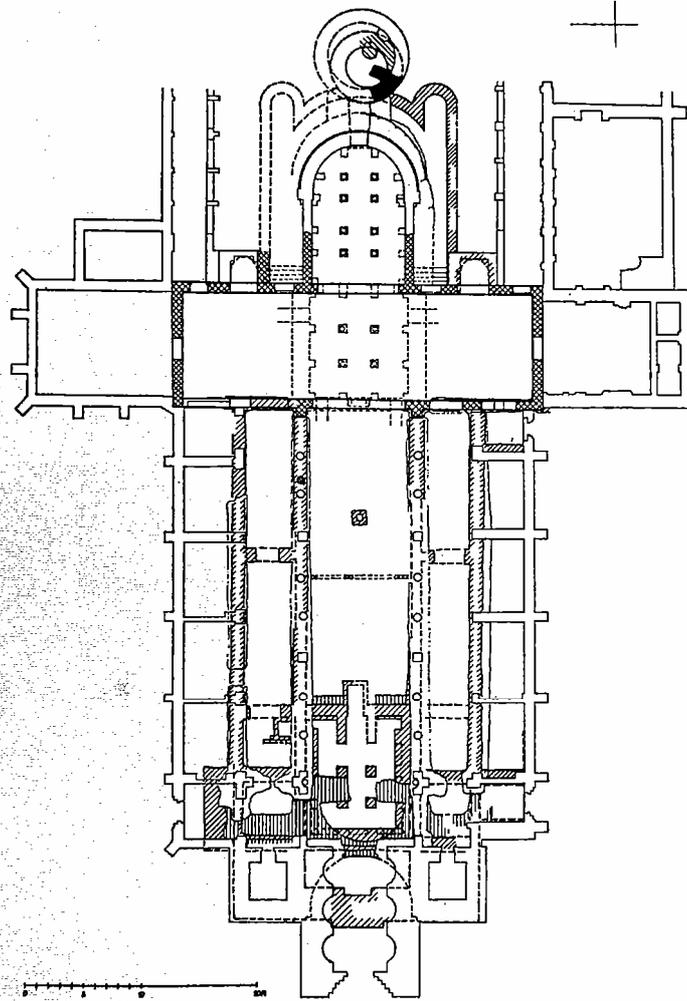


Figure 19 : Saint-Philbert-de Grandlieu.



125. Hildesheim, cathédrale carolingienne, plan des fouilles
selon J. Bohland.

Figure 20 : Hildesheim.

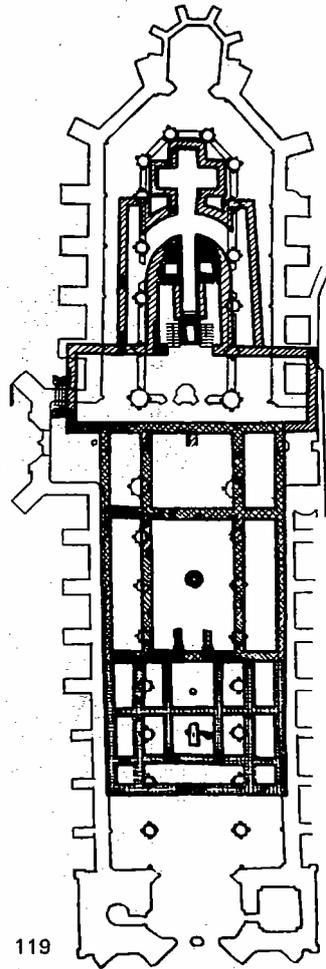


Figure 21 : Halberstadt.

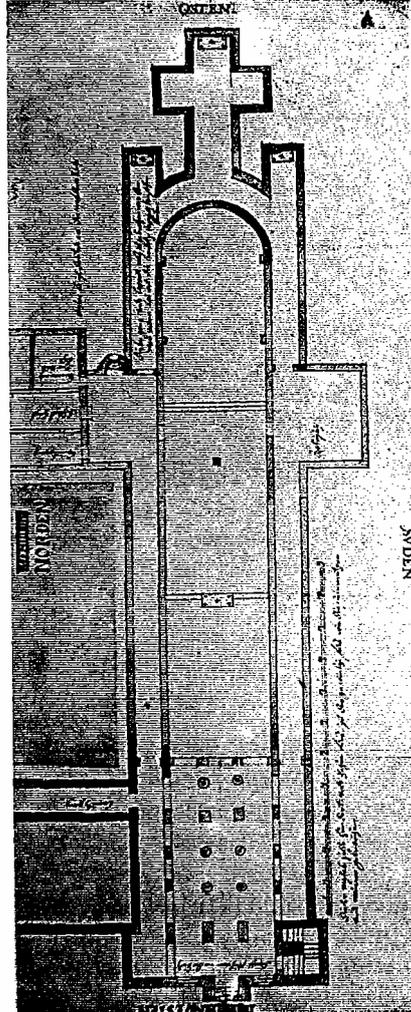


Figure 22 : Corvey-sur-Weser.

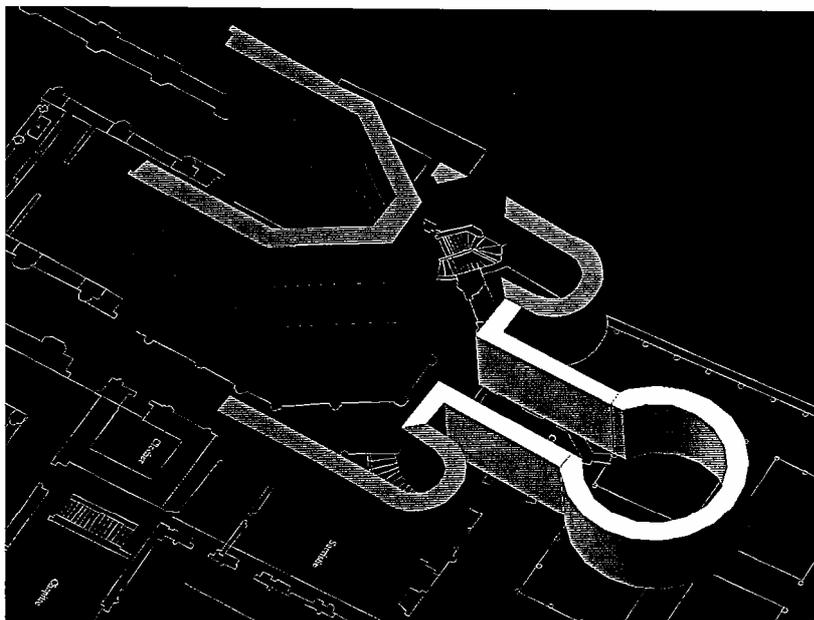


Figure 23 : Chœur et cryptes avec rotonde axiale. Essai de forme 3D.

- La gravure de Bourgeois, de 1819, suggère en effet l'existence de chapelles à double étage. On note en effet les proportions verticales de l'absidiole et de la chapelle d'axe, leur double niveau d'éclairément.

Tout semble donc indiquer qu'il y avait un second niveau de cryptes, selon la formule complexe des *cryptae inferiores et cryptae superiores*. L'ensemble était constitué de deux galeries à pans coupés et d'absidioles superposées. Un tel développement des cryptes est très rare. Il ne peut concerner que des édifices de premier plan recelant un catalogue de reliques très important parmi lesquelles des reliques majeures. Deux exemples de cryptes orientales à double niveau peuvent être cités :

- Saint-Germain d'Auxerre, dans l'Yonne (841-859). L'édifice est consacré le jour de l'Épiphanie de 859 en présence de Charles le Chauve. Cet ensemble célèbre pour son cycle de peintures est organisé autour de la *memoria* protégeant le tombeau de saint Germain. Découvert et étudié par René Louis, il a été l'objet d'un programme de recherches très approfondi qui a abouti à un renouvellement complet des connaissances grâce à l'équipe dirigée par Christian Sapin. En dépit des nombreuses modifications successives, et de la destruction du niveau supérieur lors de la reconstruction de l'abbatiale au XIV^e s. cet



Figure 24 : chœur et cryptes avec étage, sans rotonde axiale. Essai de forme 3D.

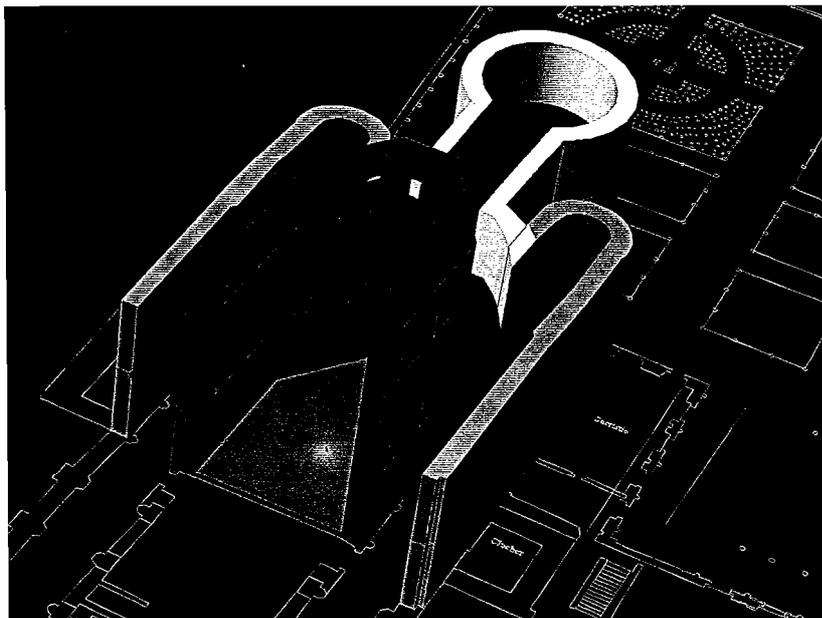


Figure 25 : chœur et cryptes avec étage, sans rotonde axiale. Essai de forme 3D.

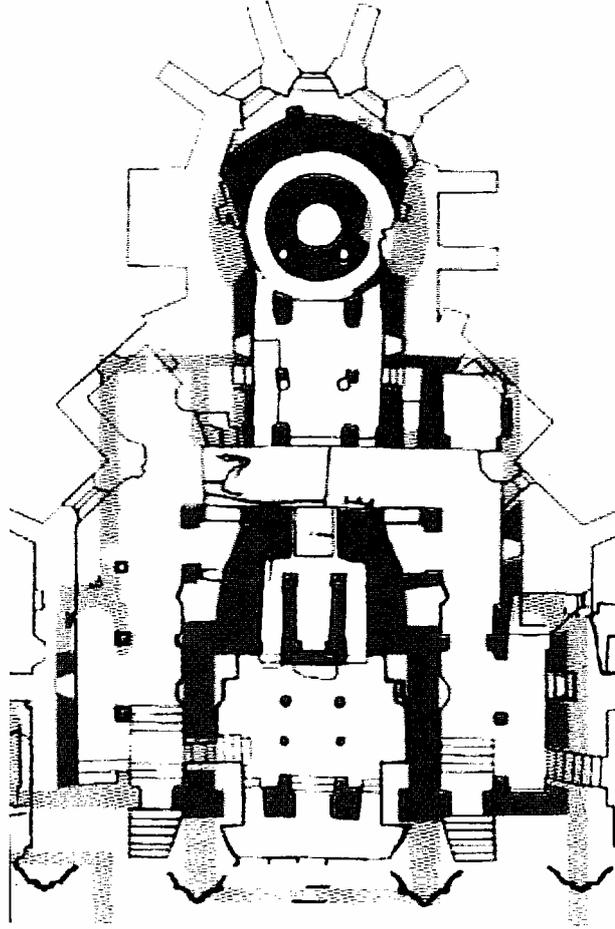


Figure 26 : Saint-Germain-d'Auxerre au IXe s., par Christian Sapin.

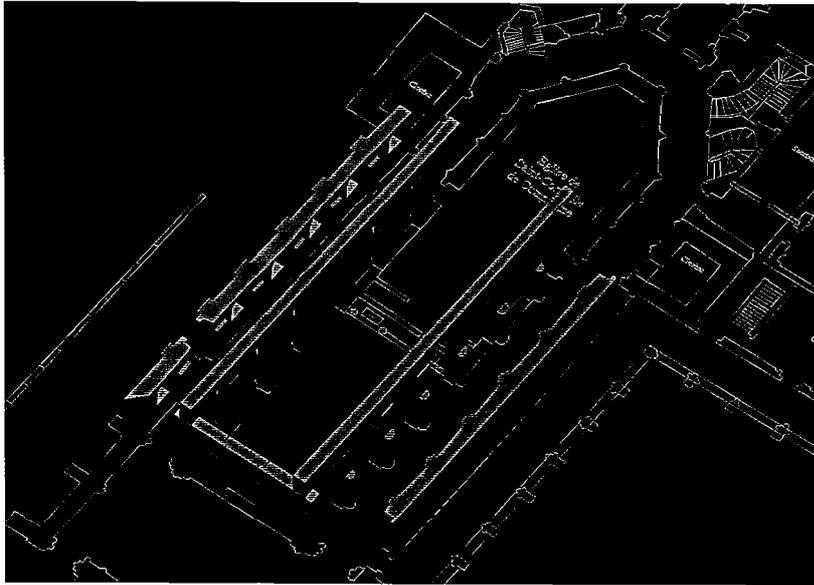


Figure 27 : nef avec claire-voie. Essai de forme 3D.

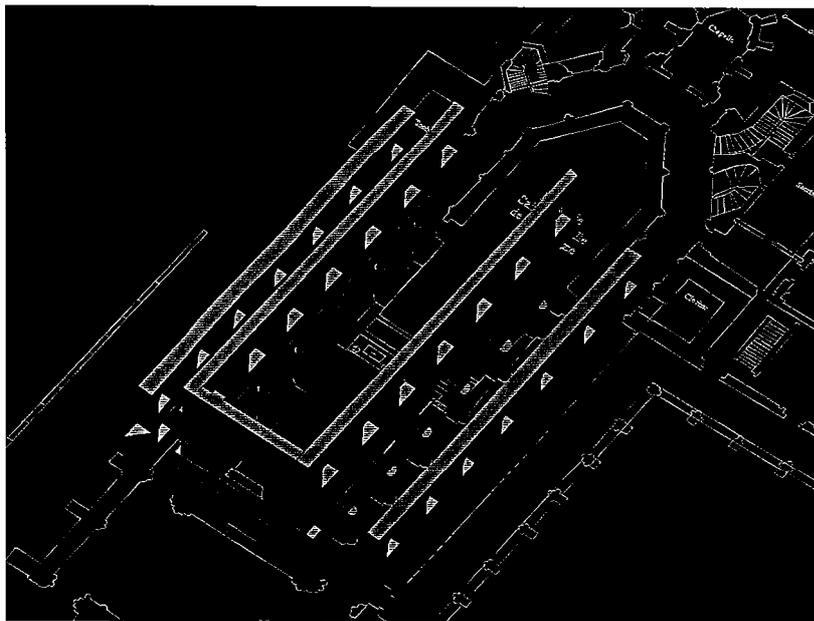


Figure 28 : nef, partie intérieure. Essai de forme 3D.

ensemble extraordinaire est aujourd'hui l'un des mieux connus. On ne peut manquer de noter de nombreux points de comparaisons avec Compiègne : la forme polygonale des galeries de distribution, la disposition des absidioles, l'accès par des galeries droites encadrant le chœur, et la marque de Charles-le-Chauve.

- Saint-Pierre de Flavigny, en Côte d'Or (878). La chapelle axiale de la crypte haute est dédiée à la Vierge (IXe s.).

Le problème de l'accès aux cryptes

A la simple lecture du plan du XVIIe s., le principe de l'accès aux cryptes basses, installées au rez-de-chaussée autour du chœur, se comprend aisément : la galerie polygonale s'inscrit dans le prolongement exact des bas-côtés. C'est donc par les bas-côtés que les pèlerins circulaient, laissant libre pour la liturgie quotidienne le chœur liturgique et une partie de la nef centrale.

L'accès aux cryptes hautes est en revanche plus difficile à appréhender, en raison des nombreux escaliers figurant sur le plan. Pour mieux le comprendre, il est d'abord nécessaire d'analyser la nef, le massif occidental et les tours latérales.

Une nef ancienne

La nef figurée sur le plan des Archives départementales comporte sept travées séparées par des piliers quadrangulaires auxquels sont adossés, du côté des bas-côtés, des supports malhabilement dessinés mais qui pourraient correspondre à des pilastres facettés. A l'évidence, la nef et le chœur n'étaient pas voûtés. Ce type de nef dont les grandes arcades sont soutenues par des piliers quadrangulaires, peut-être même carrés, est connu à de nombreux exemplaires, notamment à Juziers (Val d'Oise), Saint-Germain-Laval (Seine-et-Marne), Rhuis, Montmille (Oise), sans oublier d'évoquer la Basse-Œuvre de Beauvais dont les piles octogonales ont été obtenues en abattant les angles de piles carrées. Il s'agit toujours de nefs antérieures à 1080, caractérisées par l'inarticulation des parois et l'absence de voûtes. Malheureusement, la disparition totale des nefs carolingiennes picardes et franciliennes interdit de dater l'apparition du pilier carré. La nef de Compiègne est à l'évidence une œuvre qui ne peut être postérieure au XIe s., mais qui est peut-être beaucoup plus ancienne.

Le plan montre clairement la transformation de cette nef par l'installation de cloisons condamnant les grandes arcades aux trois dernières travées, ce qui permettait d'agrandir le chœur vers l'ouest. La nef ne comporte désormais plus que quatre travées.

Les bas-côtés sont rythmés par des supports adossés d'un côté sur les piles de la nef et de l'autre sur le mur gouttereau. Le plan n'indique pas si ces supports appartiennent au projet originel ou s'ils ont été ajoutés tardivement sur des bas-côtés inarticulés. Quoi qu'il en soit, il est peu probable que les

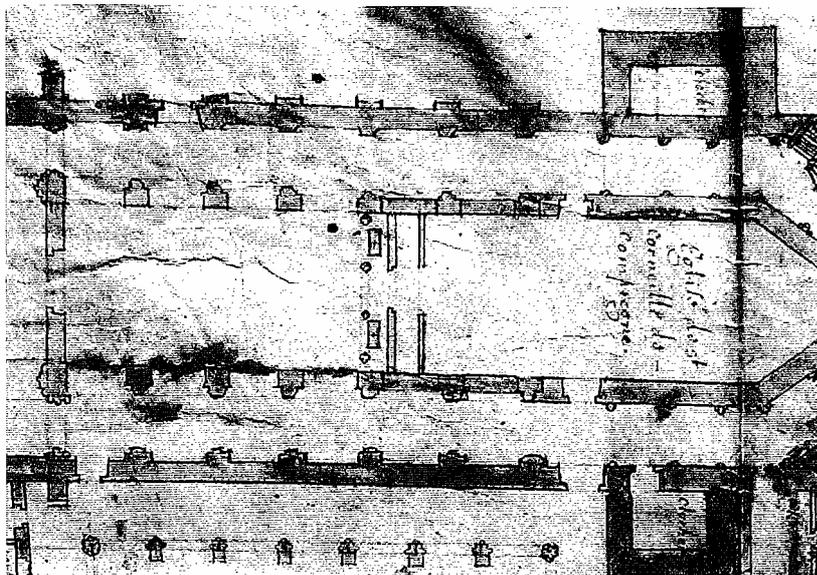


Figure 29 : plan des Archives Départementales. Détail de la nef.

bas-côtés aient été voûtés. Le mur gouttereau nord est en effet soutenu par des contreforts plats insuffisants pour contenir les poussées d'une voûte. L'édifice tout entier est d'ailleurs censé n'être pas voûté : l'inventaire révolutionnaire de 1790 précise que "l'église est en pierre et voûtée après coup en charpente de bois de chêne et plâtre, à hauteur de la naissance de l'ancienne voûte en ogives en planches, pratiquée dessous la charpente du comble". On comprend aisément que les voûtes, en bois, ont été ajoutées à l'époque gothique sous les charpentes. Les supports des bas-côtés auraient alors pour rôle de soutenir les entrants d'un plafond, ou des arcs diaphragmes.

Comme le montre clairement le plan des Archives Nationales, les bas-côtés comportaient une galerie haute, vraisemblablement sur plancher de bois. La galerie était aveugle au-dessus du bas-côté nord, qui butte sur le massif occidental ; au-dessus du bas-côté sud, elle était ouverte sur la nef centrale par les grandes arcades, le passage étant protégé par des balustrades en fer³², ainsi que le précise l'inventaire de 1790. La communication avec l'étage supérieur du cloître était assurée par deux portes percées chacune dans le mur gouttereau du bas-côté, dans l'axe des ailes est, ou est du carré claustral.

(32) Est-ce une illustration des luricula (les petits parapets) du poème de Jean Scot ?

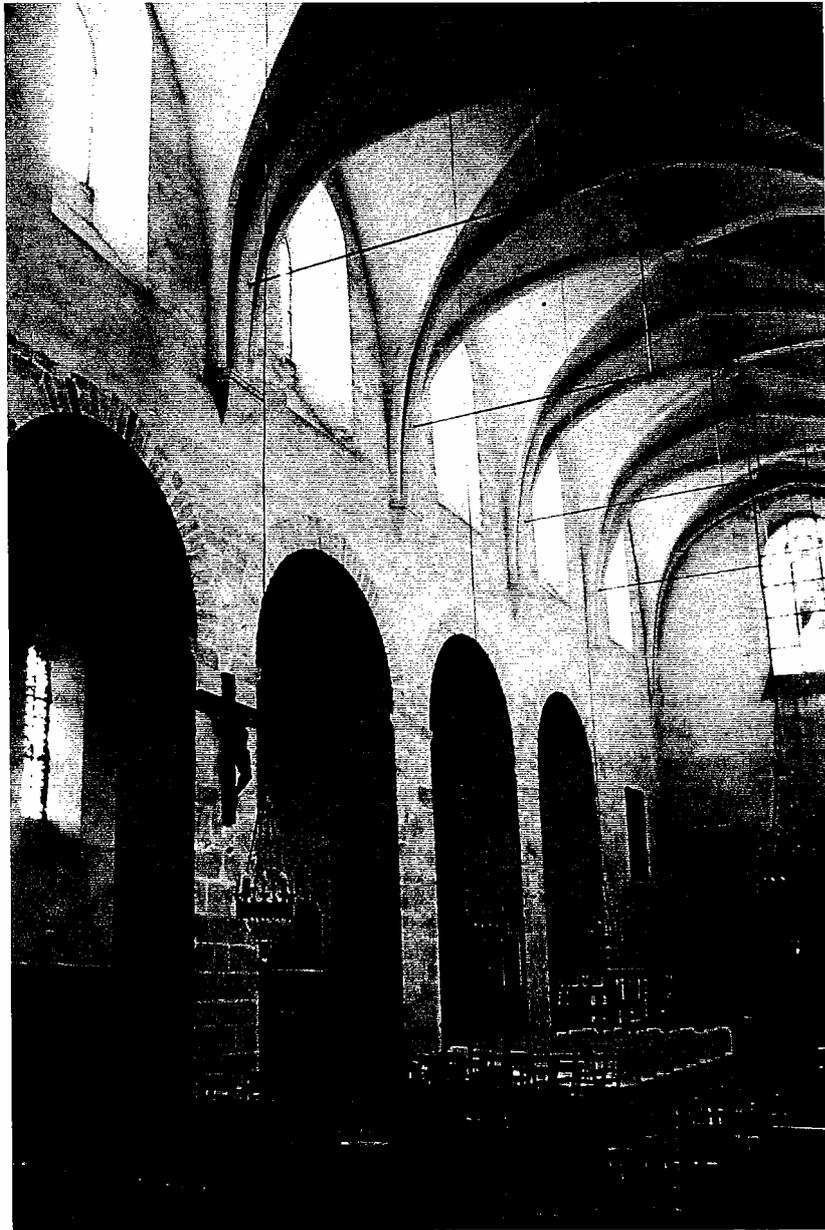


Figure 30 : Juziers (Yvelines). Côté sud de la nef du XIe s. Les voûtes sont postérieures.

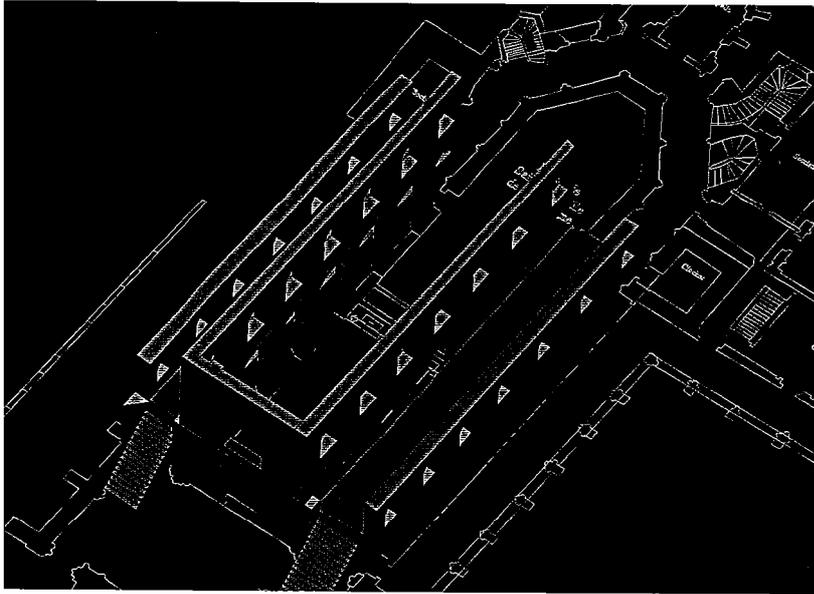


Figure 31 : nef avec galeries sur les bas-côté et accès par l'ouest. Essai de forme 3D.

Au fond de la galerie, une porte permettait d'accéder à l'étage du massif occidental. Cette galerie haute n'avait probablement rien à voir avec les tribunes hautes de l'architecture romane normande, comme l'avait cru Pierre Héliot : elle constituait l'accès principal aux cryptes hautes entourant le chevet. Il ne s'agit vraisemblablement pas d'une transformation tardive, mais bien du système originel.

Cette solution ne règle pas tout à fait la question de l'accès aux cryptes hautes. Reste en effet à comprendre l'utilité de ces galeries de bas-côtés, et comment on y accédait. Ce n'était certainement pas par les portes du cloître, du XIIIe s., et dont l'étage n'a été ajouté que plus tard encore. L'explication se trouve peut-être dans le massif occidental.

Les parties occidentales

Les sources mentionnent la présence d'une tour posée à l'entrée de l'église telle un clocher porche³³, et pourvue d'une chapelle ou tribune dédiée à l'archange saint Michel³⁴. Sa position est mal déterminée ; elle est consi-

(33) Elle est parfois présentée comme un campanile.

(34) Louis CAROLUS-BARRÉ, "La façade de l'abbaye de Compiègne et l'écroulement de la tour Saint-Michel en 1492", 1973.

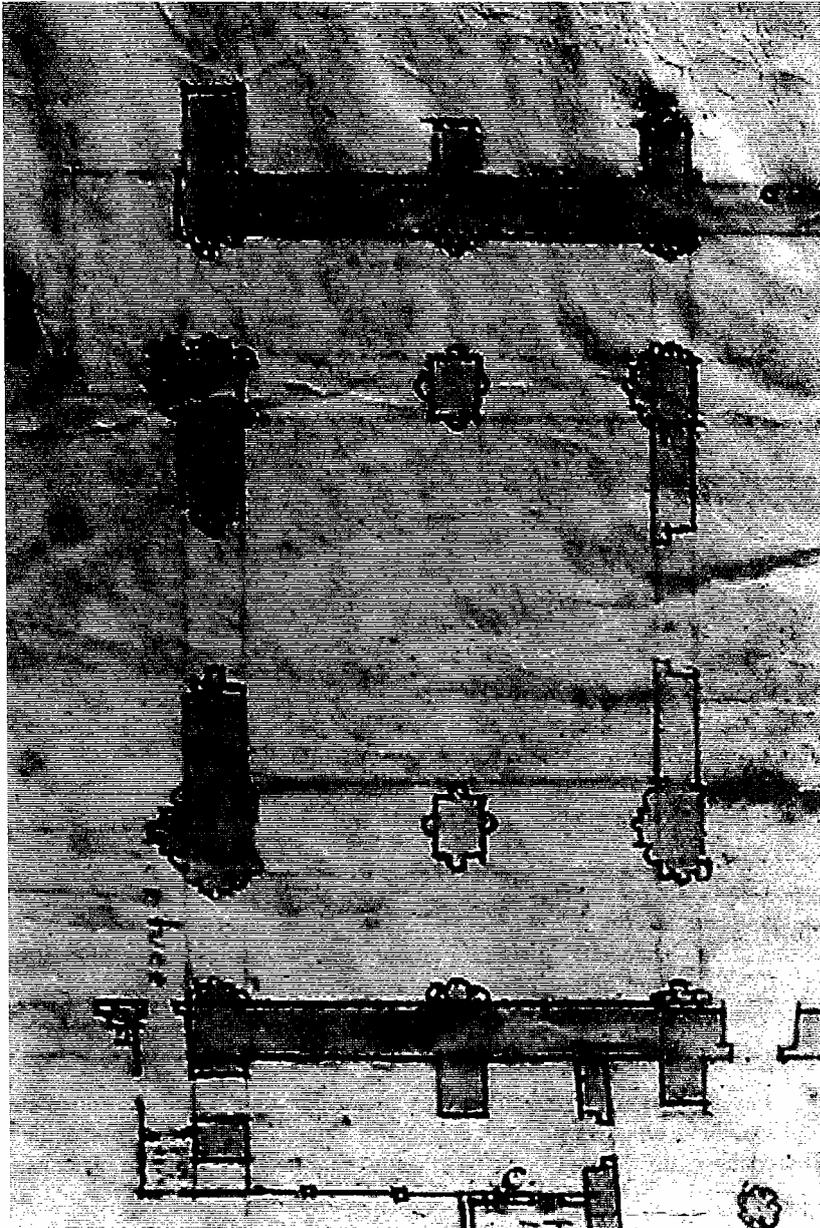
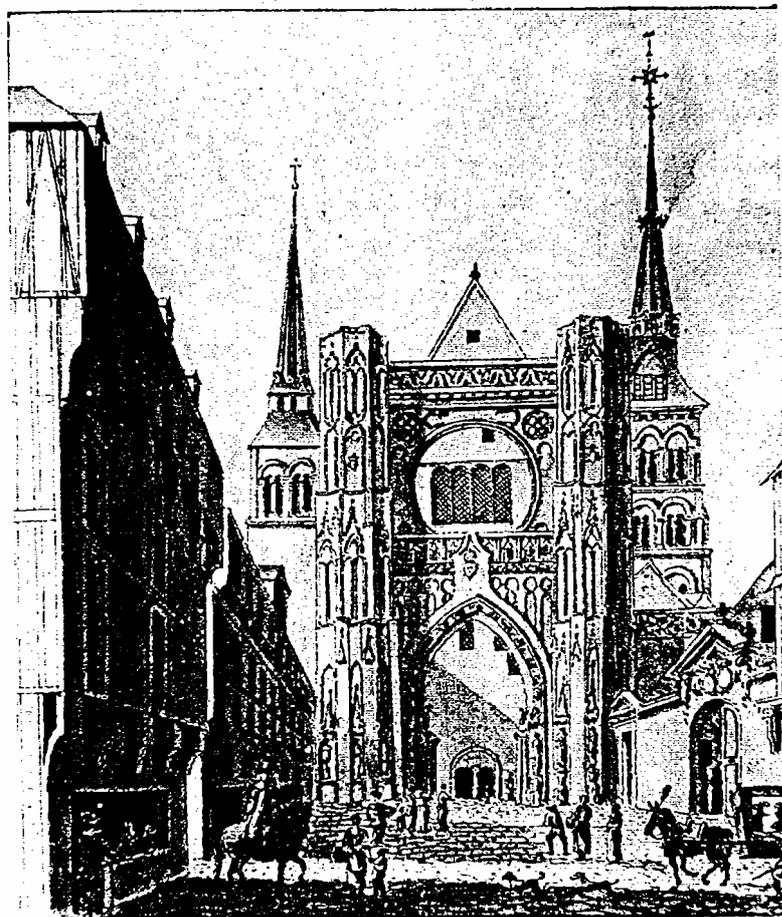


Figure 32 : plan des Archives Départementales. Détail du porche.



Cl. Bibl. nat.

VUE DE LA FAÇADE ET DES CLOCHERS
(Aquarelle de Tavernier de Jonquières, vers 1780.)

Figure 33 : "Vue de la façade et des clochers". Aquarelle par Tavernier de Jonquière. Vers 1780.

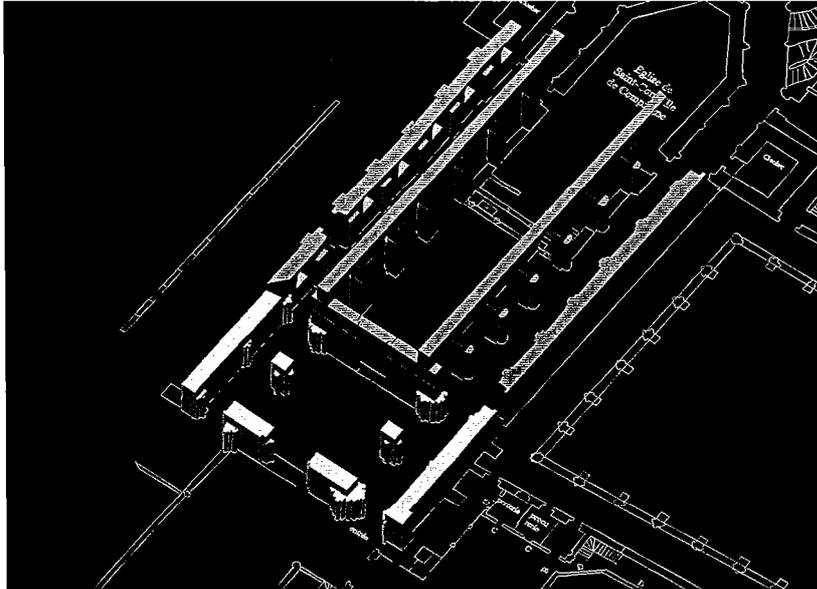


Figure 34 : le porche au XVIIe s. Essai de forme 3D.

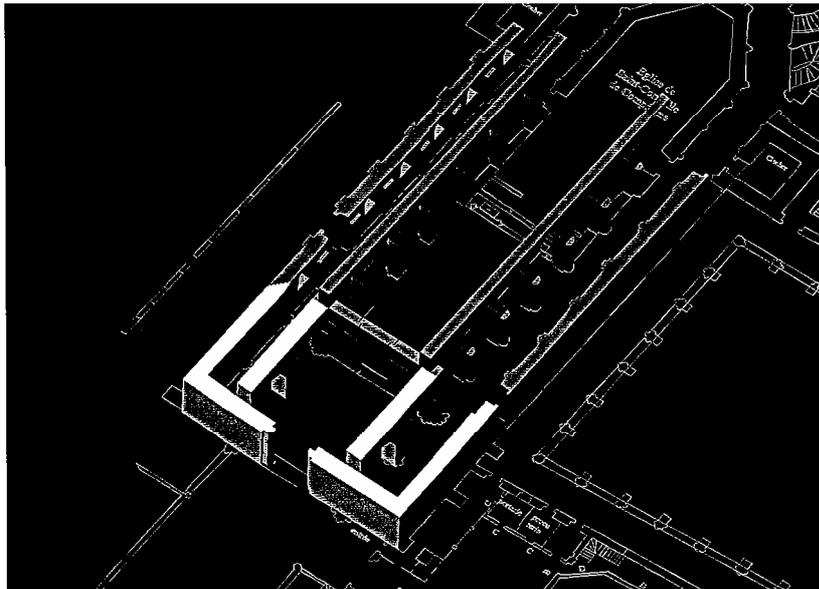


Figure 35 : hypothèse d'un massif occidental subsistant dans l'état du XVIIe s. Essai de forme 3D.

dérée par certains auteurs comme un campanile³⁵. Étant la plus élevée des tours de l'église, elle était pourvue en son sommet d'une guette de jour. En très mauvais état, elle s'effondra vers le nord la nuit d'un mercredi de Carême en 1492, entraînant avec elle les deux premières travées de la nef. On ne sait pas quand furent commencés les travaux de réparation mais les rares vestiges conservés, ainsi qu'une gravure³⁶ antérieure à la démolition du site, témoignent de la reconstruction des parties orientales à partir du XVI^e s. pour constituer un portail monumental surmonté d'une grande rose de style flamboyant. L'ensemble n'a semble-t-il jamais été achevé.

L'analyse du plan du XVIII^e s. montre que la reconstruction de ce portail n'a probablement pas effacé toute trace de la situation antérieure. Au contraire, la parfaite continuité du nouveau plan par rapport à l'ancienne nef, la présence de piliers quadrangulaires, suggèrent que les parties basses de l'ancienne tour ont subsisté. Pour une large part, la reconstruction semble donc avoir consisté en un rhabillage d'une architecture plus ancienne. L'épaisseur de la paroi séparant le porche de la nef suggère que ces deux premières travées de la nef censées avoir été détruites par le basculement de la tour Saint-Michel correspondaient à la base d'un massif occidental occupant toute la largeur de l'édifice. Et l'homogénéité des plans plaide pour une contemporanéité de cette tour et de la nef.

La position de cette tour, à l'ouest, et son vocable Saint-Michel font immédiatement penser à la présence d'un *westwerk*, s'il s'agit d'une œuvre carolingienne, ou d'une tour porche s'il s'agit du XI^e s. L'absence d'un massif occidental devant un très grand monument du IX^e s. serait en effet étonnante. Le succès de la formule du trône surélevé inauguré par Charlemagne dans la chapelle d'Aix se transmet à la génération suivante au profit d'une mise en scène de l'empereur, qui doit être surélevé mais visible dans une tribune haute du massif occidental. Cette tribune peut également accueillir un autel. Le lieu devient alors un point important de la liturgie processionnelle, notamment à l'occasion de la semaine pascale. On n'a malheureusement conservé, en Ile-de-France et en Picardie, aucun exemple clair de ces *westwerk* carolingiens. Toutefois, cette formule architecturale est bien connue pour les XI^e et XII^e s. durant laquelle elle a joui d'un grand succès. On en juge par les nombreux clochers porches, plus étroits que les *westwerk*, du premier art roman régional (Saint-Germain-des-Prés en 994, la Basse-Œuvre de Beauvais en 987-998), même dans des édifices secondaires³⁷. La formule se

(35) Louis CAROLUS-BARRÉ, "La façade de l'abbaye de Compiègne et l'écroulement de la tour Saint-Michel en 1492", 1973.

(36) *Vue de la façade et des clochers*, par Tavernier de Jonquières, vers 1780.

(37) Maryse EMERY, *Les clochers-porches en Ile-de-France, du XI^e au XIII^e s.*, thèse de doctorat d'histoire de l'art, dir. Carol Heitz, Univ. Paris X Nanterre, 1994, inédit. L'auteur recense une trentaine de clochers-porches sur l'ensemble de l'Ile-de-France.



Figure 36 : vestiges d'une porte haute dans la tour sud, détruite et bouchée par le percement d'un escalier droit ayant perturbé le parement extérieur de la tour, à l'époque moderne.

prolongera d'ailleurs architecturalement dans les premières façades harmoniques du XII^e s. (Saint-Leu-d'Essercent, Saint-Denis).

A Compiègne, si un tel ensemble a bien existé, ses fonctions étaient de :

- servir de porche (narthex) d'entrée dans la nef,
- accueillir le trône de l'empereur dans la tribune haute,
- accueillir l'autel Saint-Michel au fond de la tribune ou dans une pièce sommitale,
- desservir les accès aux cryptes par l'entrée des bas-côtés.

C'est probablement en effet depuis l'ouest que les bas-côtés et les galeries hautes des cryptes étaient desservies. En l'absence d'éléments archéologiques, il est impossible de connaître l'organisation des accès à l'étage. Il est toutefois probable que les parties latérales du *Westwerk* accueilleraient les escaliers montant aux galeries. La fermeture de la galerie nord, telle qu'elle figure sur le plan des Archives Nationales, est vraisemblablement la conséquence de l'écroulement, vers le nord, de la tour en 1492.

Une autre conséquence de l'écroulement a probablement été l'installation au chevet, dans une architecture qui n'avait pas été prévue pour cela, des escaliers reliant les deux niveaux des cryptes. Il s'agit tout d'abord des deux



Figure 37 : le chevet et les tours latérales. Extrait de la gravure du *Monasticon Gallicanum*.

vis intégrées tant bien que mal dans l'angle des absidioles latérales et des pans coupés de la galerie. Leur emplacement semble avoir été choisi de manière à ne pas compromettre l'utilisation des absidioles. On remarque que le dessinateur les a figurés différemment : la vis nord est précisément dessinée, tandis que la vis sud n'est qu'esquissée. Peut-être n'a-t-elle pas été réalisée, au profit d'un escalier droit ne figurant pas sur le plan, mais encore visible sur place : il est creusé dans le parement de l'épaisse maçonnerie du clocher sud et rejoint la petite porte haute donnant accès à l'étage de la tour. D'autre part, un escalier à double rampe est installé à l'emplacement de ce qui paraît avoir été l'absidiole sud, pour faire correspondre la sacristie, installée au rez-de-chaussée du corps de bâtiment construit au XVIII^e s. contre le chevet, avec les cryptes hautes. La communication avec les cryptes basses était assurée par une porte ouvrant dans l'angle du pan coupé, près de la tour sud. Il aurait probablement été plus facile d'utiliser les tours pour installer les circulations verticales, mais la partie inférieure de celles-ci contribuait probablement à l'espace des cryptes.

Les tours latérales

Le chœur était encadré par deux tours posées non pas au-dessus de la galerie, mais hors œuvre. Seule la partie inférieure de la tour sud nous est parvenue, dont seule la paroi nord qui donne sur le trottoir de la rue Saint-Corneille est aujourd'hui entièrement visible. Les autres parois sont masquées par le bâti parasite qui enserre désormais le monument et condamne l'accès à l'intérieur de la tour qui semble n'avoir jamais été visitée et dont on ne connaît aucun relevé. Mais le sommet de l'édifice est tout de même observable sur trois côtés. L'iconographie subsistante est d'inégal intérêt. La gravure du *Monasticon Gallicanum* est à utiliser avec prudence ; le dessin des tours, notamment, est fantaisiste. En revanche, les gravures de Guillemot et les dessins de Léré de 1814, réalisés sur le vif peu avant la démolition du monument, sont précieux. La tour sud, dite "la petite tour", qui fut abattue en 1806, était la plus étroite mais la plus haute. La tour nord, dite "le gros clocher", qui fut abattue en 1807 était la plus large. Les deux tours, très semblables au fond, comportaient quatre niveaux d'élévation. Les souches aveugles et sans décor extérieur s'élevaient à la hauteur des bas-côtés. La souche sud, conservée, est construite en moellons noyés dans le mortier et les angles sont renforcés, à la face ouest, par deux bandes appareillées si peu saillantes qu'elles ne peuvent être qualifiées de contrefort. Les quatre niveaux supérieurs sont en revanche construits en moyen appareil soigneusement monté. Les deuxièmes niveaux, très élevés, étaient garnis de deux baies en plein cintre dont certaines semblent avoir été occultées. Les troisièmes niveaux étaient éclairés sur les trois faces ne regardant pas l'église par deux baies géminées en plein cintre soulignées par une archivolte continue. Les quatrièmes et cinquièmes niveaux alternaient les rythmes des baies : trois et deux au nord, deux et trois au sud. Les trois derniers niveaux étaient séparés par une corniche moulurée, seule les sommets de tours étaient ornés d'une

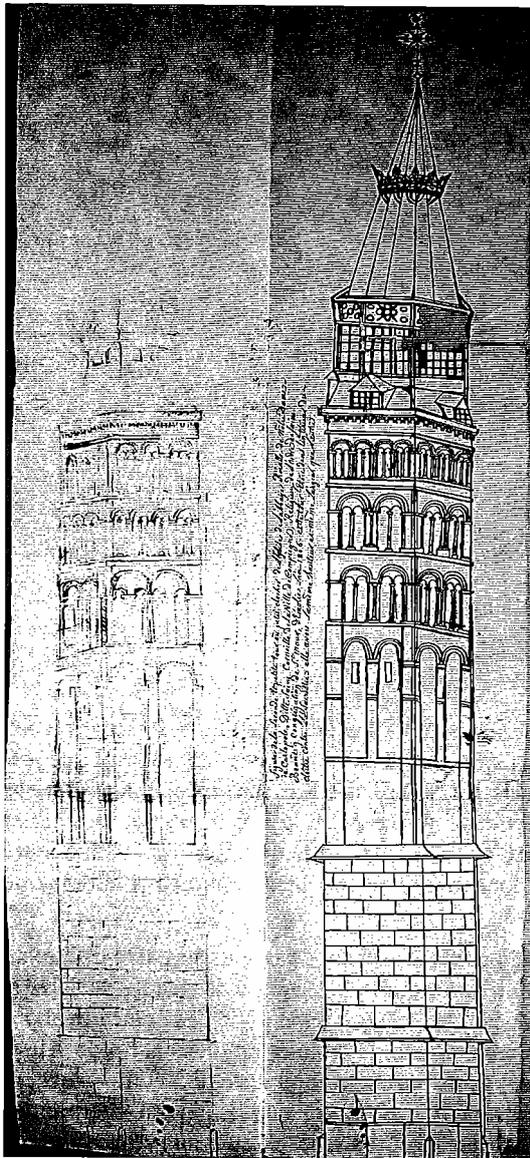


Figure 38 : dessin de la tour sud avant sa démolition en 1806 par Léré.

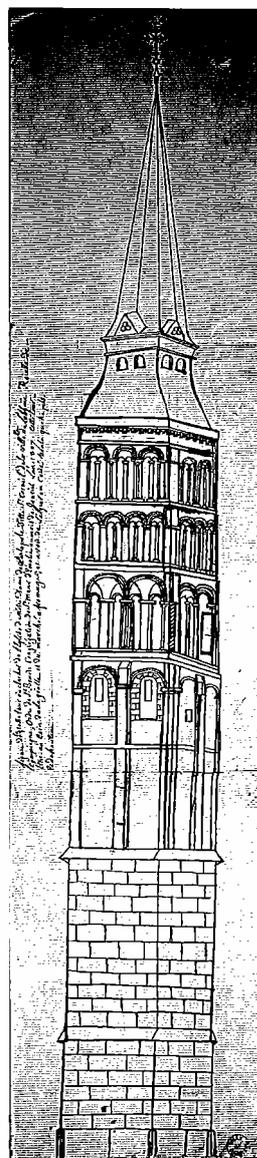


Figure 39 : dessin de la tour nord avant sa démolition en janvier 1807, par Léré.

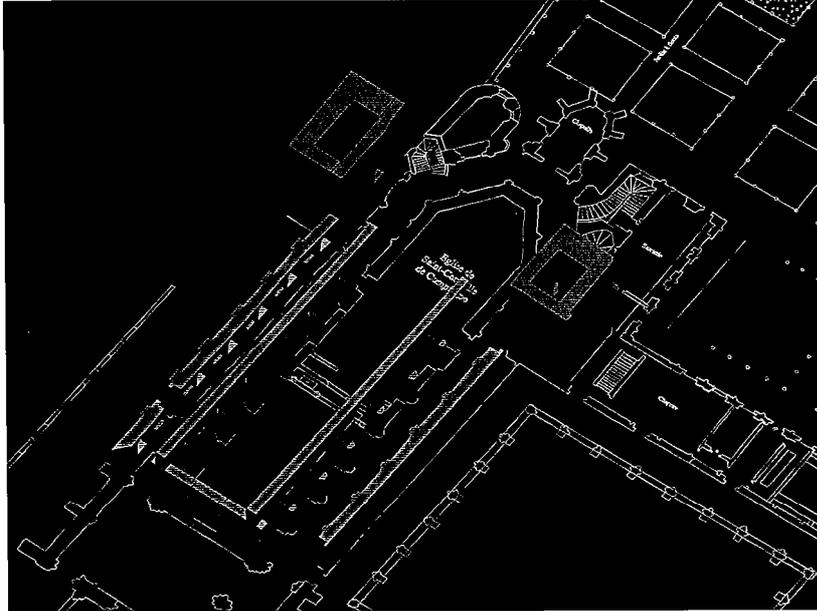


Figure 40 : les souches des tours latérales. La tour sud est conservée.

corniche beauvaisine. La tour sud était soutenue jusqu'au quatrième niveau par des contreforts à ressaut, tandis que ceux-ci ne montaient au nord que jusqu'au troisième niveau sur les parois est et ouest seulement. La différence d'appareil et de conception architecturale entre la souche sud et le premier étage des baies signale deux phases de construction. La partie supérieure correspond à un modèle de tour de chevet très bien connu dans le domaine capétien au début du XIIe s.

La maçonnerie de moellons de la souche de la tour sud, très différente du moyen appareil des parties supérieures, est peu envisageable au XIIe s. dans un site de cette importance. Dans cette région où le beau calcaire abonde, le moellon disparaît de l'architecture de premier rang dès la fin du XIe s. La situation hors œuvre de ces tours par rapport au reste de l'édifice suggère toutefois qu'elles n'appartenaient pas au projet initial. Nous l'interprétons comme une œuvre du haut Moyen Age, mais postérieure au premier état de l'église.

On a mention de la présence d'un escalier à l'intérieur de ces tours, menant à une chapelle haute. Le plan des archives nationales porte en légende "cloches et escaliers aux chappelles". De fait, un escalier est connu à l'intérieur de la tour sud, et nous avons l'indication d'une chapelle dans la tour

nord. Ces indices évoquent fortement le principe récurrent des grandes abbayes carolingiennes comportant au sommet des trois tours des chapelles aux trois archanges Michel, Gabriel et Raphaël. Les chapelles hautes permettent d'expliquer l'existence d'une baie dans la paroi haute septentrionale de la souche de la tour sud : il s'agit vraisemblablement de la porte de communication entre les *cryptae superiores* et la chapelle archangélique de la tour. Celle-ci se trouvait probablement au dernier niveau, accessible par un escalier démarrant au second niveau, depuis les cryptes hautes. Les tours ont été converties en clochers au XIIe s. par l'addition de trois étages supplémentaires sans que les vieilles chapelles (au moins celle du nord) n'aient été supprimées.

Le chœur liturgique

Le dessinateur du plan des Archives départementales a figuré un chœur liturgique en deux parties : la partie orientale, comprenant le pan coupé et la travée droite, paraît être la partie initiale. Selon les sources³⁸, c'est au milieu de cet espace qu'est enterré l'empereur Louis le Bègue en 879, la veille de Pâques.

Le chœur est ultérieurement étendu vers l'ouest en fermant par des cloisons rajoutées les trois dernières arcades de la nef. C'est du moins la situation au XVIIe s. Deux portes ouvrant sur le bas-côté sont toutefois aménagées dans l'axe de la porte du cloître. On sait que le sol était surélevé de trois marches (environ 60 cm) par rapport à celui des bas-côtés. On trouvait dans ce chœur deux cénotaphes et quatre tombeaux de souverains et de princes carolingiens et capétiens : *“en deça du sanctuaire, dans les deux fausses arcades qui sont de niveau avec la galerie, à droite et à gauche, on remarque 6 statues de rois... en 1267, on transféra solennellement les restes de 3 princes carolingiens et d'un capétien du milieu du sanctuaire au côté droit du maître-autel, c'est-à-dire sans doute à l'emplacement qu'ils devaient occuper jusqu'à la Révolution”*³⁹.

Le dessinateur a représenté à l'entrée du chœur deux cloisons encadrant l'accès axial, qui correspondent peut-être à l'emplacement des chaires de lecture, précédées de deux autels.

Conclusion :

Malheureusement, tout ceci n'est qu'un raisonnement. Nous tentons, par une sorte d'enquête de police, de reconstruire un édifice dont on ne garde rien ou presque, que ce soit sur le terrain ou en archives. Un effacement si

(38) *Chronique de St Corneille*, fin du XIe s.

(39) *Cartulaire de Saint-Corneille de Compiègne*, 1909, t. III, p. 93 et s.

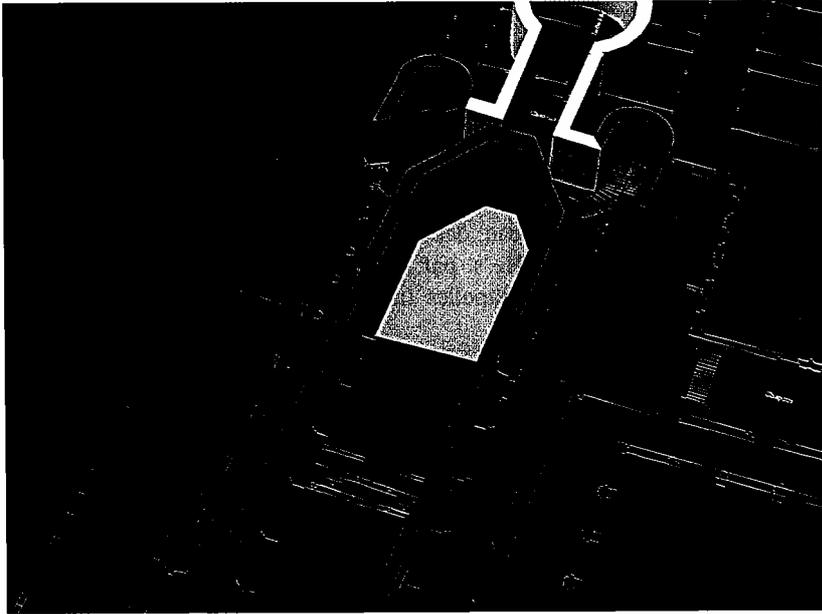


Figure 41 : le chœur liturgique, état initial. Essai de forme 3D.

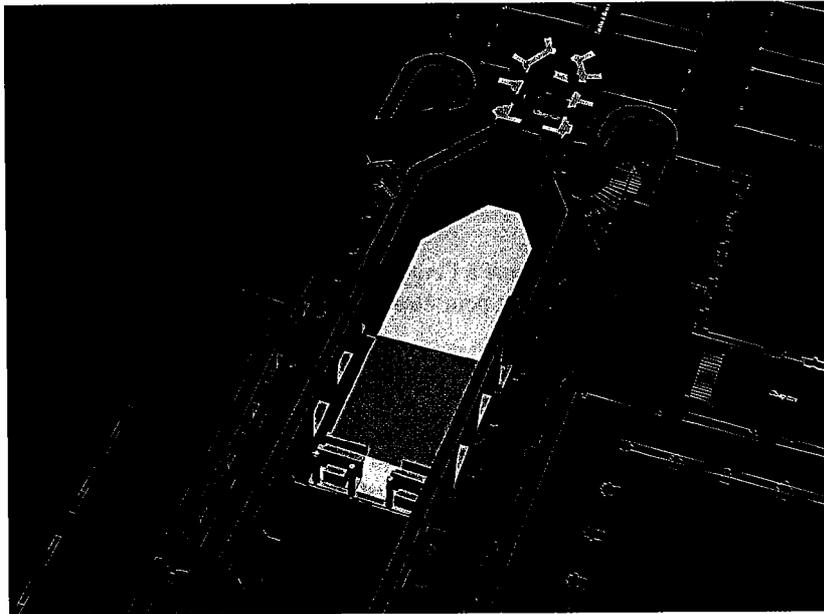


Figure 42 : le chœur liturgique étendu vers l'ouest, à l'époque moderne. Essai de Forme 3D.

complet est d'autant plus saisissant que le site fut longtemps l'un des sites majeurs de l'empire carolingien puis du royaume capétien. Méthodologiquement, notre édifice intellectuel est fragile car les indices utilisables sont très peu nombreux ; ils sont souvent issus de documents discutables (plans anciens et gravures) dont les informations se recoupent souvent assez peu et qu'on ne peut pas valider par des vestiges conservés. C'est toutefois une grande chance de pouvoir disposer de plans anciens descriptifs et, semble-t-il, assez fiables, dont un plan de l'étage ce qui est rare.

Un important travail de dépouillement d'archives serait nécessaire. Il faudrait notamment relire et retraduire très sérieusement les sources antérieures à 1150 en accordant une attention particulière à la question des reliques. Il faudrait également s'attacher, sur le terrain, aux rares vestiges encore en place, en réalisant un plan archéologique fiable et en observant très finement la souche de la tour sud dans laquelle personne n'a encore pénétré.

On aura remarqué que je n'ai guère évoqué pour l'instant le problème des datations, même si le sujet était en filigrane dans mon propos. L'exercice est à la fois simple et difficile :

- Simple parce que les caractéristiques carolingiennes de ce monument me paraissent assez claires, et les comparaisons avec l'architecture de la fin du IXe s. relativement utilisables.
- Difficile parce que les données disponibles sont très peu nombreuses, et parce que les comparaisons possibles concernent toujours des édifices de premier plan, eux-mêmes hors normes.

Ainsi :

- La date de 877 doit être utilisée, en archéologie, avec réserve. On ignore l'état d'achèvement du monument lors de sa dédicace. Peut-être est-il achevé, peut-être n'est-il que commencé.
- L'ensemble chœur + cryptes, au moins, pourrait être associé à l'action de Charles le Chauve.
- La nef peut aussi bien être contemporaine du chœur que construite plus tard, dans le Xe voire le XIe s. Ces nefs à l'architecture très simple restent en effet longtemps à l'honneur.
- On note toutefois la très grande cohérence du plan chœur + crypte + nef + massif occidental.
- Les tours latérales paraissent avoir été ajoutées. Pourtant, les vestiges de la tour sud plaident pour une datation antérieure à la fin du XIe s.

On s'interroge sur la portée exacte de l'action de Charles le Simple. A-t-il vraiment reconstruit l'édifice ? En architecture, il a peut-être seulement complété le plan, réparé superficiellement, ou rien fait du tout. Son action réparatrice aurait alors concerné exclusivement le domaine économique.

Pour l'heure, on est tenté d'attribuer l'ensemble chœur + crypte + nef à Charles le Chauve, les tours latérales et le programme archangélique à

Charles le Simple, mais cela reste estimatif en l'absence de tout moyen de datation directe.

Les transformations tardives restent elles aussi à vérifier. La surélévation des tours, par l'adjonction de 3 étages de baies pour la transformation en clocher, sont vraisemblablement à mettre au crédit des moines de Saint-Denis, d'après le style roman tardif des baies.

L'écroulement de la tour de façade en 1492 (était-ce un *Westwerk* carolingien ou une tour porche préromane ?) a eu probablement pour conséquence de fermer l'accès aux cryptes hautes, si notre reconstitution est bonne. Il a donc fallu imaginer une solution de rechange. Cela explique la présence de multiples escaliers à proximité des tours.

Reste à combler diverses failles dans le raisonnement :

- Il faudra attendre très longtemps pour avoir confirmation de ces hypothèses, le site ayant non seulement disparu en surface, mais étant aussi probablement très érodé en sous-sol. Le sol actuel de la rue Saint-Corneille paraît en effet assez bas par rapport à l'ancien sol de l'église. Par ailleurs, les nombreux réseaux qui passent sous la rue et les trottoirs ont certainement fait disparaître une partie importante des couches archéologiques. Il est de toutes façons peu envisageable de pouvoir observer le sous-sol avant longtemps dans un tel contexte urbain.
- Quelle est la validité des deux plans anciens ? Après avoir passé beaucoup de temps à les étudier, il nous semble que celui des Archives nationales est un plan de l'existant vers le milieu du XVIIe s., dont une copie, le plan des Archives départementales, a servi de projet pour diverses modifications qui n'ont peut-être pas été réalisées.
- La détermination des cryptes repose sur une analyse des formes. Cela ne peut remplacer l'analyse stratigraphique de vestiges découverts en fouille.
- La gravure de Bourgeois et les deux plans du XVIIe s. inversent la position de l'absidiole des cryptes. La gravure, qui paraît fiable pour les tours et l'aile du XVIIIe s., est-elle douteuse pour l'absidiole ?
- L'existence d'un massif occidental est plausible, mais purement hypothétique.
- Le rond-point du chœur, qu'on aperçoit sur la gravure de Bourgeois et sur le *Monasticon Gallicanum*, est circulaire. Comment est-il posé sur le chœur à pans coupés ? S'agit-il d'un problème de représentation graphique ?
- Dans l'analyse que nous proposons, et le travail de restitution qui en résulte, l'utilisation de l'infologie 3D se révèle déterminante. Cette technique a permis d'accompagner pas à pas le raisonnement et d'éliminer rapidement de nombreuses fausses pistes. La reconstitution graphique à l'échelle constitue un bon outil de réflexion. Elle permet d'aboutir à une solution fonctionnelle qui intègre les données scientifiques disponibles mais qui peut se révéler

historiquement fausse si de nouvelles données apparaissent. Même si l'analyse a cherché à être rigoureuse, on doit considérer cette reconstitution comme une hypothèse de travail.

Et l'octogone ?

Même si on admet que le poème de Jean Scot ne concerne pas Sainte-Marie de Compiègne, il n'est pourtant pas tout à fait exclu qu'une grande rotonde ait existé, mais probablement pas à l'emplacement de l'édifice actuel : plutôt à l'est, soit sous la forme d'un édifice indépendant comme au Saint-Sépulcre (association d'une basilique et d'une rotonde), soit sous la forme d'une chapelle vraisemblablement à double étage liée aux cryptes, tel qu'on en a réalisé jusqu'au XI^e s. (Saint-Bénigne de Dijon). La chapelle mariale de la seconde moitié du XIII^e s. en garderait alors le souvenir, comme à Saint-Germain d'Auxerre.

Dans le premier cas, on pourrait imaginer une double titulature dès l'origine : une chapelle palatiale (peut-être à plan centré) Sainte-Marie et une basilique dédiée aux saints Corneille et Cyprien. La chapelle disparaissant pour une raison inconnue (les Vikings ? Mais pourquoi la basilique n'aurait-elle pas été touchée aussi ?), la basilique aurait recueilli la relique de la Vierge sans que son vocable ne redevienne dominant. Dans l'autre cas, on constaterait seulement l'affaiblissement d'un vocable marial généraliste au profit d'un culte sur les reliques de deux saints plus proches de la piété populaire et engendrant un pèlerinage plus important.

Même si Compiègne perd son octogone, provisoirement peut-être, elle gagne un magnifique ensemble architectural carolingien et un système complexe de cryptes à double étage dont on ne connaît que deux exemples : Saint-Germain d'Auxerre et Flavigny, preuve d'un développement du culte des reliques dont Compiègne aurait été l'un des exemples les plus aboutis.

Si la présence précoce des tours latérales est confirmée, il faudra considérer Compiègne comme l'une des sources de la formule généralisée au XI^e-XII^e s. des tours encadrant le chevet des grands édifices. Par ailleurs, le principe de longues galeries latérales accessibles depuis l'ouest, menant vers une crypte de chœur encadré par des tours latérales, n'était connu jusqu'à présent qu'à un seul exemplaire : la cathédrale Notre-Dame de Chartres, reconstruite par l'évêque Fulbert après l'incendie de 1020. On sait que la crypte était terminée en 1024, mais Fulbert mourut en 1029 sans avoir vu son église terminée en 1037. La crypte est constituée de deux très longs corridors voûtés (on est au début du XI^e s.), jadis accessibles par deux escaliers droits partant des tours occidentales. Ces couloirs aboutissent à une crypte mariale, Notre-Dame-sous-Terre, entourée par un déambulatoire desservant trois chapelles rayonnantes. On ignorait l'origine de cette formule. C'est peut-être à Sainte-Marie de Compiègne qu'il faut la rechercher.

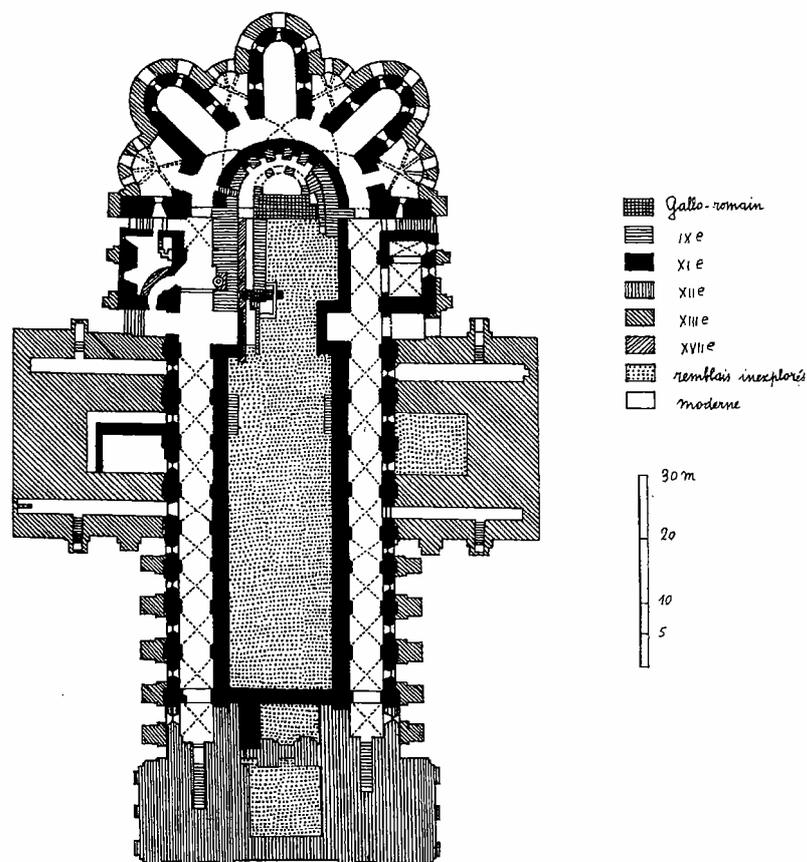


Figure 43 : la crypte de Notre-Dame de Chartres au XIe s., d'après Anne Prache.

Commentaire de la reconstitution générale :

La maquette a été créée sur l'écran à échelle réelle. La couleur blanche est utilisée par les parties plausibles mais très hypothétiques. Les autres couleurs ne correspondent pas à des datations mais permettent de distinguer les différents ensembles architecturaux.

Interprétant les données disponibles :

- le chœur, en marron, est plein en partie basse, percé d'arcades au niveau de la galerie, éclairé en partie haute,
- les cryptes basse et haute sont de plan identique. Elles sont constituées d'un couloir polygonal distribuant deux absidioles latérales et, vraisemblablement, un édicule axial,

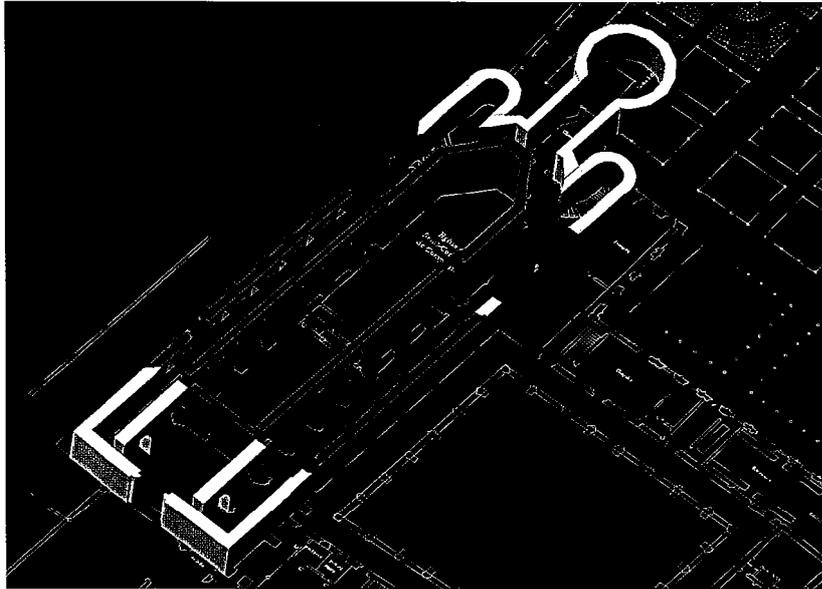


Figure 44 : haut Moyen Age - 1.

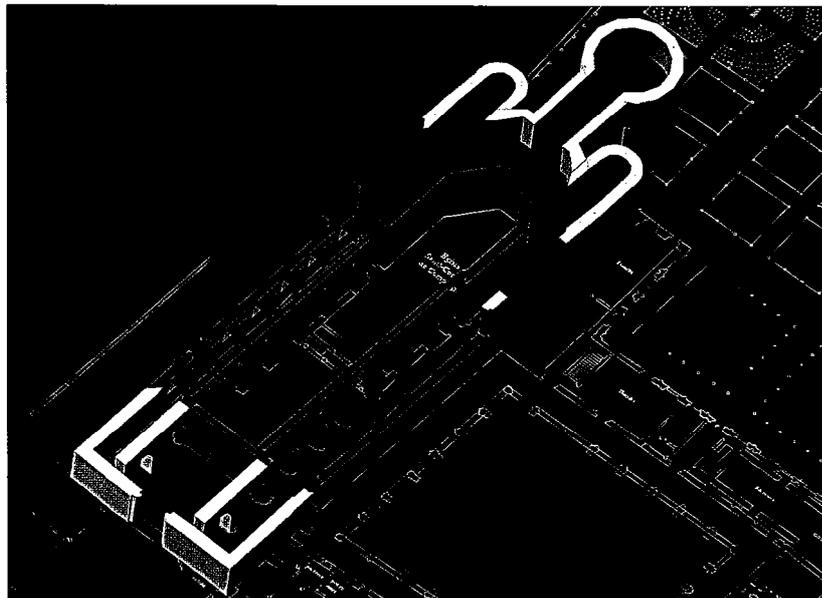


Figure 45 : haut Moyen Age - 2.

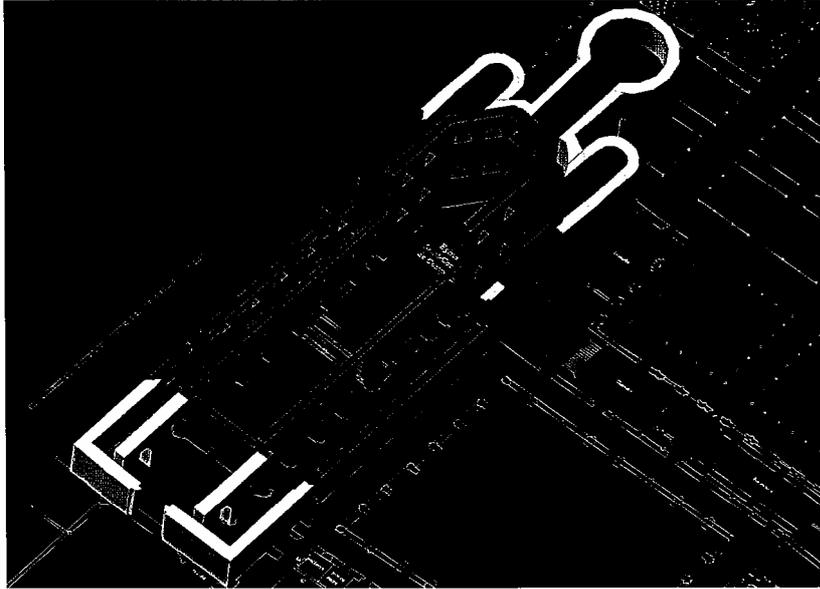


Figure 46 : haut Moyen Age - 3.



Figure 47 : haut Moyen Age - 4.

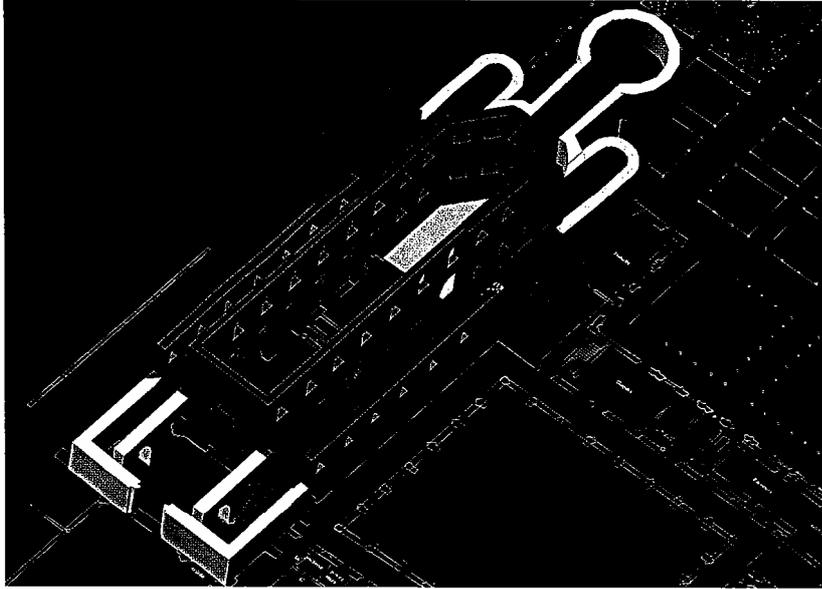


Figure 48 : haut Moyen Age - 5.

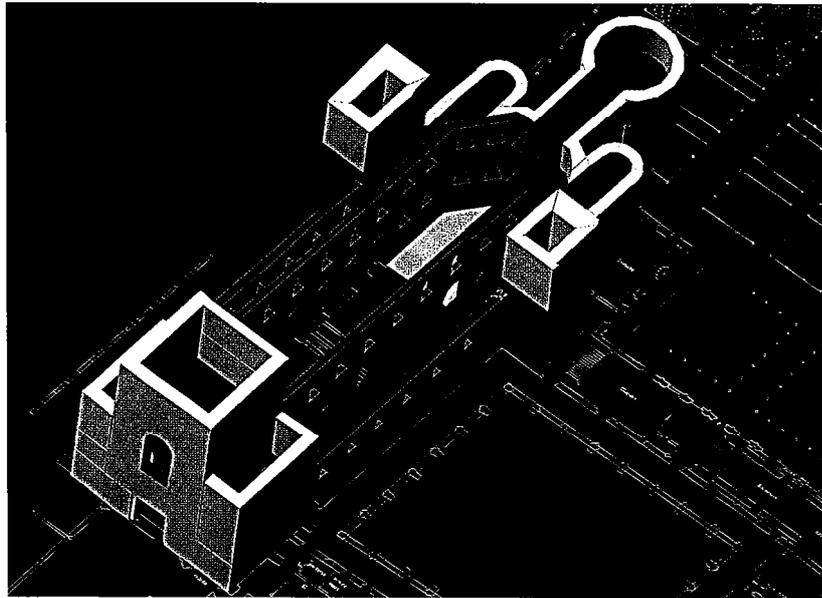


Figure 49 : haut Moyen Age - 6.

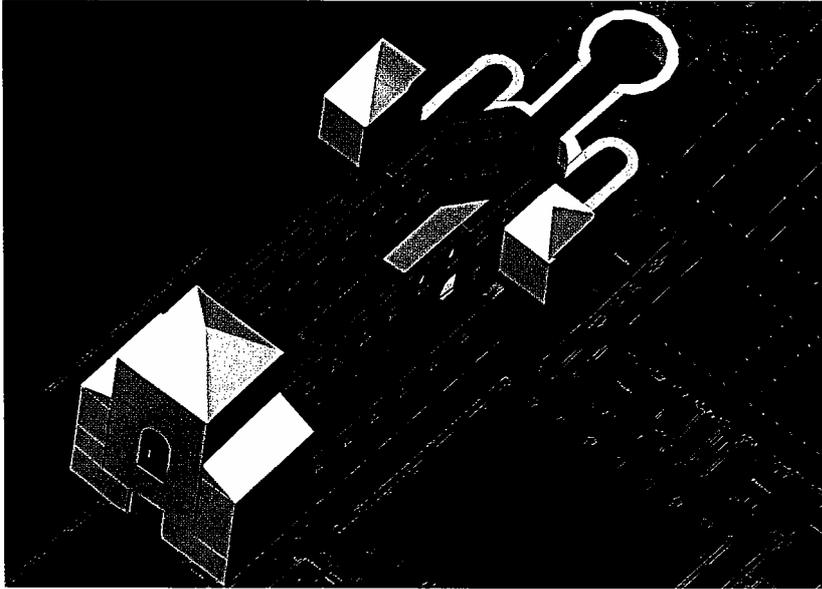


Figure 50 : haut Moyen Age - 7.

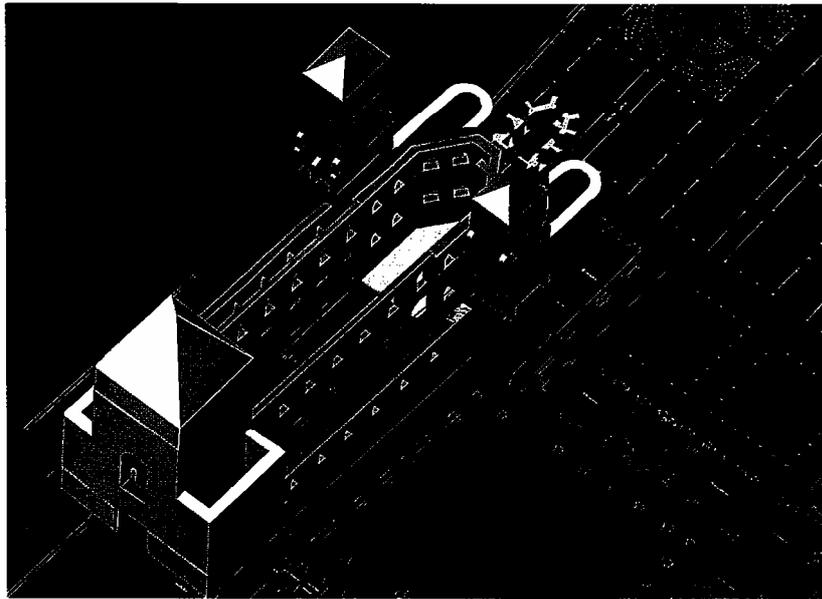


Figure 51 : XIIIe s.

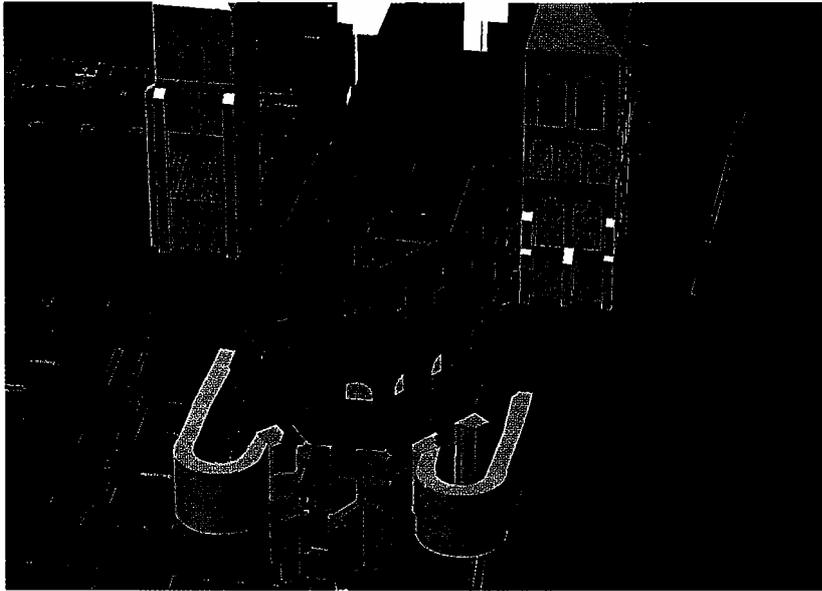


Figure 52 : XIIIe s.



Figure 53 : XIIIe s.

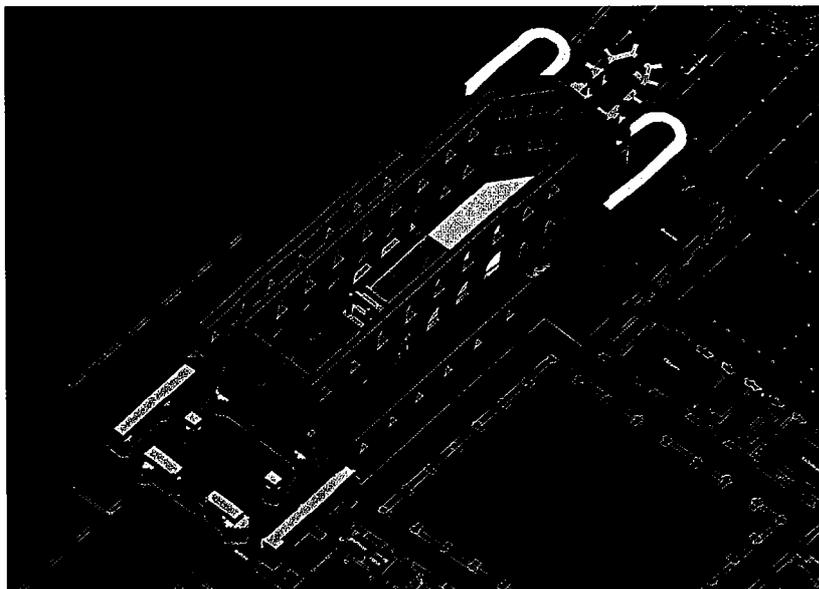


Figure 54 : XVIe s.

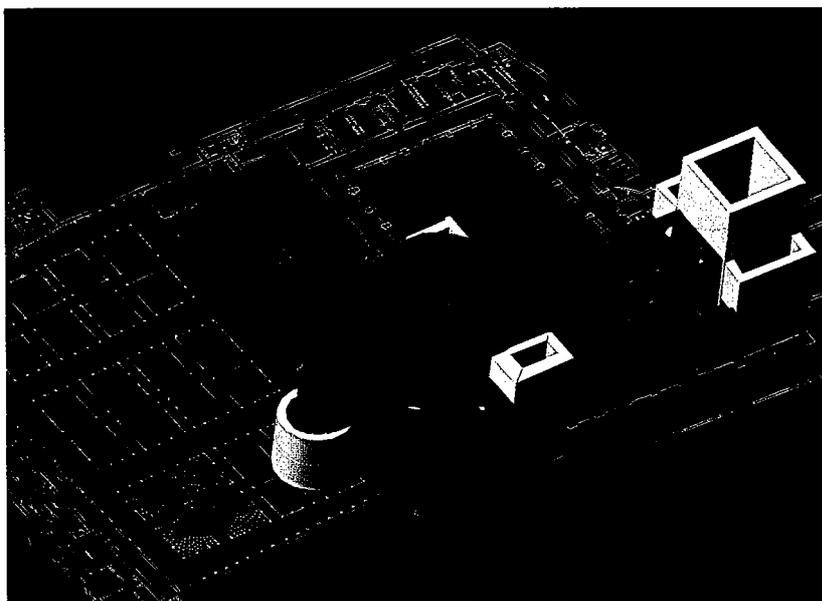


Figure 55 : superposition virtuelle de Sainte-Marie de Compiègne et de la rotonde d'Aix.

- L'axe de l'édifice étant occupé au XIIIe s. par une chapelle dédiée à la Vierge, le plan circulaire traditionnellement associé au vocable marial a été choisi pour l'édicule axial,
- Les tours latérales paraissent ajoutées dans un second temps,
- Les cryptes hautes sont desservies par des galeries sur plancher en bois,
- La nef est conforme au modèle standard dans la région à la fin du haut Moyen Age. Les pilastres des bas-côtés supportent les galeries en bois,
- La reconstitution du massif occidental est hypothétique. Si le porche du XVIe s. a été reconstruit sur des bases carolingiennes encore en place, le plan au sol est celui d'un westwerk,
- L'accès aux galeries par le massif occidental est hypothétique, mais logique. En l'absence d'indice, la solution la plus simple a été choisie : l'escalier droit dans l'axe,
- Les transformations de l'édifice à partir du XIIIe s. conduisent à :
 - . l'installation d'une chapelle gothique dans l'axe du chevet,
 - . l'installation de supports latéraux portant la galerie,
 - . l'écroulement de la tour ouest à la fin du XVe s.,
 - . la reconstruction partielle du porche au XVIe s.,
 - . l'extension du chœur vers l'ouest.
- Les étages romans de la tour ne sont pas représentés,
- L'édifice ainsi reconstitué est long de 81.45 m (sachant qu'on ignore les dimensions d'un éventuel édicule axial) et large de 21.76 m (nef seule) ou 31.16 (tours latérales comprises).
- La superposition virtuelle des deux édifices démontre l'impossibilité de conserver dans Saint-Corneille des parties significatives d'une rotonde de type "Aix" plus large et plus haute qu'elle, et d'un plan radicalement différent.

Bibliographie :

Joachim BARDAJI, *Rapport de fouilles du cloître Saint-Corneille*, Inédit., 1972, DRAC / SRA Picardie.

Tahar BEN REDJEB et coll., *À propos du cloître de Saint-Corneille*, Compiègne, Club archéo du lycée Pierre d'Ailly, 15 p, s.d., inédit.

Jean-Claude BRAULT, *Compiègne et l'abbaye de Saint-Corneille*, Beauvais, imp. Commerciale, s.d., 4 p.

Albert CAPLAIN, *L'abbaye Saint-Corneille de Compiègne, sa restauration*, Compiègne, imp. de Compiègne, 1930, 23 p.

Louis CAROLUS-BARRÉ, "Formation de la ville au Moyen Age", 1952, dans "La formation de la ville de Compiègne : fondation de la ville par

Charles-le-Chauve (875)”, dans *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, t. XXIV, 1952, p. 1-117, plan.

Louis CAROLUS-BARRÉ, *Etudes et documents sur l’Ile-de-France et la Picardie*. Tome 1 : “Compiègne et le Soissonnais”. Ville de Compiègne.

Louis CAROLUS-BARRÉ, “La formation de la ville de Compiègne : fondation de la ville par Charles-le-Chauve (875)”, dans *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, t. XXIV, 1952, p. 1-117, plan.

Louis CAROLUS-BARRÉ, “La façade de l’abbaye de Compiègne et l’écroulement de la tour Saint-Michel en 1492”, dans *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1973, t. I, p. 81-84.

Louis CAROLUS-BARRÉ, *Le cartulaire de l’abbaye de Compiègne*, 1977, t. III (1261-1383), Paris, Nouvelles éditions latines, t. XII, 497 p.

Yves CHRIST, “Sainte-Marie de Compiègne et le temple d’Ezéchiel”, dans *Jean Scot Erigène et l’histoire de la philosophie, actes du colloque de Laon, 7-12 juillet 1975*, Paris, CNRS, 1977, p. 478-481.

Marie-Claire COSTE, avec la coll. de Benjamin SAINT-JEAN-VITUS, *Compiègne*, Documents d’évaluation du patrimoine archéologique des villes de France, Edition du Patrimoine, 2000,

Jean DESMAREST, “*Abbaye royale de Saint-Corneille de Compiègne, état au milieu du XVIIIe s.*”, “*Projet de restauration*”, “*Projet d’aménagement de l’abbaye de Saint-Corneille pour l’installation du musée de la ville de Compiègne rue Napoléon, septembre 1927*”, “*Ancienne abbaye de Saint-Corneille à Compiègne, actuellement manutention militaire, état après la guerre, novembre 1927*”, dans Albert CAPLAIN, *L’abbaye Saint-Corneille de Compiègne, sa restauration*, Compiègne, 1930, 23 p., ADO 3 Br 150.

Jean DESMAREST, *Ancienne abbaye de Saint-Corneille à Compiègne, état actuel des bâtiments abbaciaux, plan du rez-de-chaussée, 1er février 1927*.

Jean DESMAREST, “Note et réflexion sur un tracé d’une enceinte carolingienne”, dans *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, 1979, t. XXVI, p. 11-18.

Jean DESMAREST, *Séries artistiques de Compiègne, exposition “l’abbaye Saint-Corneille”*, Bibliothèque municipale, 7-22 juin 1975, inédit, 5 p.

A. FONQUERNIE, 1993, “Compiègne, localisation des galeries d’extraction souterraines”, dans Marie-Claire COSTE, *Compiègne*, Documents d’évaluation du patrimoine archéologique des villes de France, Edition du Patrimoine, 2000,

Louis GRODECKI, *Au seuil de l’art roman, l’architecture carolingienne*, Paris, Armand Colin, 1958, 342 p.

Carol HEITZ, *La France pré-romane : archéologie et architecture religieuse du haut Moyen Age : IVe s. – an Mille*, Paris, Errance, 1987, 339 p.

Carol HEITZ, *L'architecture religieuse carolingienne*, Paris, Picard, 1980, 288 p.

Pierre HELIOT, "L'église abbatiale de Saint-Corneille", dans *Bulletin monumental*, 1965, 1963, t. CXXIII/3, p. 193-207.

Michel LEGENDRE, *L'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne*, Compiègne Tourisme Service Informations, s.d., 3 p.

J.-C. MALSY, *Au cœur de Compiègne un monument oublié : l'abbaye Saint-Corneille*, Oise Tourisme, 1972, p. 22-38.

J.-C. MALSY, *Sondages dans la cave sous la bibliothèque municipale de Compiègne*, 1972, Amiens, DRAC / SRA, inédit.

J.-C. MALSY, "Les recherches en l'abbaye royale de Compiègne", *Revue archéologique de l'Oise*, 1973, n° 3, p. 5.

J.-C. MALSY, Joachim BARDAGI, *L'abbaye de Saint-Corneille, les recherches archéologiques de l'été 1972*, Compiègne Tourisme Service Informations, s.d., 1 p.

E. MOREL, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne*, Paris, Montdidier, t. 1, 488 p., t. 2, 526 p.

H. MULLER, "La fin de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne", dans *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, 1960, t. XXV, p. 74-99.

Jacques PAUL, *Histoire intellectuelle de l'Occident médiéval*, Paris, Armand Colin, coll. U, 1973, p. 125-126.

PEIGNÉ-DELACOURT, *Monasticon Gallicanum, collection de 168 planches de vues topographiques représentant les monastères de l'ordre de Saint-Benoît, congrégation de Saint-Maur, avec deux cartes des établissements bénédictins de France*, Paris, Victor Palmé, 1871, 68 p., 169 pl., pl. 97, reprint Les humanités du XXe s., 1983.

Martine PETITJEAN, *La place des Hallettes. Compiègne (Oise). Premier bilan*, Amiens, SRA, 1992, inédit.

Martine PETITJEAN, "Compiègne", dans DESACHY Bruno et GUILHOT Jean-Olivier, "Archéologie des villes : démarches et exemples en Picardie", *Revue archéologique de Picardie*, numéro spécial n° 16, p. 157-165.

Jean RENAUD, *Les Vikings en France*, Rennes, éditions Ouest-France, coll. Mémoires de l'histoire, 2000, 125 p.

Brigitte SIBERTIN-BLANC, "Le cloître Saint-Corneille", dans *Signaux*, n° 61, mars 2000, p. 13-18.

May VIEILLARD-TROIEKOUROFF, "La chapelle du palais de Charles le Chauve à Compiègne", dans *Cahiers archéologiques*, 1972, t. 21, p. 89-108.

Les sources concernant l'église :

- Des sources textuelles :
 - . La charte de fondation par l'empereur Charles-le-Chauve, du 5 mai 877.
 - . Le poème *Aulae siderae* de Jean Scot Erigène, non daté.
 - . *L'histoire de la translation du corps du pape saint Corneille à Compiègne*, du Xe s. (BN ms. lat. 18297).
 - . Les annales de Saint-Bertin.
- Des sources mesurées :
 - . un plan de l'abbaye sur parchemin, daté de 1654 (ADO H 2167). 0,69 m x 0,42 m, avec un rabat de 0,22 m x 0,11 m.
 - . deux plans de l'abbaye du milieu du XVIIe s. (AN N III (Oise) 3, n° 1) : le plan au sol et le plan au niveau de l'étage de l'église et du cloître.
 - . un plan du projet de percement de la rue après destruction de l'église. 1793. Archives départementales de l'Oise.
- Des sources iconographiques :
 - . Une vue cavalière de l'abbaye du XVIIe s., Coll. Peigné-Delacourt, dans le *monasticon gallicanum*.
 - . Une vue cavalière, identique à la précédente ("Abbaye de Saint-Corneille de Compiègne"), éditée par Peigné-Delacourt dans *La France chrétienne et monastique*.
 - . Une vue cavalière de l'abbaye (*Vue de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, 1735. D'après un dessin conservé au Musée Vivenel à Compiègne*). Gravure. XIXe s. Musée Vivenel de Compiègne.
 - . Une vue du chevet de l'abbaye (*Ruines de l'abbaye de St Corneille à Compiègne (dépt. de l'Oise)* par Bourgeois en 1819, imprimée par F. Delpech. Cette gravure existe en deux versions : une version horizontale offrant une perspective large et une version verticale plus resserrée sur le chevet. Le monument est identique ; seuls diffèrent les détails de la mise en scène (personnages et volets de baie).
 - . Une vue du chevet, presque identique à la précédente et un peu antérieure (*Compiègne, abbaye de St-Corneille (Abside)*. Tiré du tome 3^{me} de la *topographie*. Bibliothèque Imp cabinet des Estampes). Début du XIXe s. Dessiné et gravé par Auguste Guillaumot. Imprimerie impériale.

- . Deux dessins perspectifs des tours latérales (1 dessin par tour), à l'encre sur papier, par Léré. Début du XIXe s. Coll. Bibliothèque municipale de Compiègne.
- . Un dessin aquarellé (*Vue de la façade et des clochers*), par Tavernier de Jonquières, vers 1780, BN.
- . Un dessin à la mine de plomb sur papier (*Vüe de la Traverse, à droite du portail neuf, à l'ancien portail de St Corneille*). Vers 1820. Bibliothèque municipale de Compiègne. Anonyme.
- . Un dessin à la mine de plomb sur papier (*Figure 2. Pierre Sépulchrale trouvée dans la rüe neuve de St Corneille, en 1822*). 1822. Même auteur anonyme que le précédent. Bibliothèque municipale de Compiègne.
- . Un dessin à l'encre sur papier (*Compiègne. Plan sans date des boutiques qui sont addossées contre l'Eglise de St Corneil en face du grand marché dit marché aux herbes, marché aux fromages, et jadis la place de la Cour le Roy*). ADO H 2167-2. XVIIIe s. ?
- . Un *Plan de Compiègne*, par CHANDELIER, 1734.
- Des sources archéologiques :
 - . Vestiges du mur du bas-côté sud, visible depuis l'actuelle rue Saint-Corneille et dans le cloître.
 - . Vestiges du socle de la tour latérale sud.
 - . Vestiges de la paroi sud du narthex reconstruit au XVIe s., place du Marché.

Plans et iconographie postérieurs à la disparition de l'église :

- Une *modélisation des environs de l'abbaye Saint-Corneille*, Analyse du site en infographie 3D, par Pascal PROUDY, 1999, inédit. Coll. Musée Vivenel.
- Une gravure au trait *Abbaye royale de Saint Corneille de Compiègne*, Etat au milieu du XVIIIe s., dans CAPLAIN, 1930.
- Une axonométrie *Cloître de l'ancienne abbaye Saint-Corneille*, par F. MARTINUZZI, 1995, coll. musée Vivenel.
- Une axonométrie *Reconstitution de l'abbaye au XVIIe s.*, par F. MARTINUZZI, 1995, coll. musée Vivenel.

DÉBAT :

M. L'abbé Merlette évoque l'absence d'actes de Charles le Chauve datés de Compiègne durant une période qui suggère des travaux rendant le séjour compiégnais matériellement impossible durant douze ans, et insiste sur la création du collège en 865 et non après. M. Montaubin n'est pas persuadé de la justesse de cette affirmation. M. L'abbé Merlette se déclare également convaincu de l'identité entre Jean Scot Erigène et un certain Jean, évêque de Cambrai, d'après la coïncidence des dates et la rareté de ce prénom à l'époque carolingienne. Il donne diverses précisions sur les différents Roscelin connus qui permettent d'évoquer un recrutement privilégié des chanoines compiégnais dans le domaine royal.

J.-L. Bernard : Ces indications mériteraient une enquête détaillée suivie d'une publication. Dans le cas où il serait possible d'identifier Jean Scot à Jean de Cambrai, le poème conserverait ses incertitudes : absence de datation et de référence claire à un site précis.

M. Message, de Compiègne, professeur de philosophie à Amiens : Si vous écartez la référence au poème de Jean Scot Erigène comme descriptif de Sainte-Marie de Compiègne autour de 877, l'hypothèse de M. l'abbé Merlette permettant cependant de penser que Jean Scot était alors en vie, peut-on se fonder sur ce texte pour étayer la mention de balustrades ou de parapets cités dans l'inventaire de 1790 ? En d'autres termes, le statut de ce poème doit être déterminé au mieux. La traduction commentée ne pourrait-elle être intégrée aux actes ? L'apparat critique pourrait d'ailleurs comprendre une étude comparative des traductions, éclairant ainsi le lecteur.

J.-L. Bernard : La suggestion de M. L'abbé Merlette est très intéressante mais justifierait une recherche spécifique. Dans l'attente, on continue à ignorer la date de décès de Jean Scot Erigène. On sait seulement que sa vie publique à la cour impériale se situe très en amont de la date de consécration de Sainte-Marie de Compiègne (877). Si, comme je le crois, le poème décrit un édifice impérial idéal au temps de Charles le Chauve, alors il n'est pas surprenant d'y trouver ces fameux *luricula*, les "petits parapets" qu'on peut traduire également par "balustrades". A Compiègne, elles sont attestées par l'inventaire de 1790 qui signale des garde-corps aux arcades de la galerie des cryptes hautes. Est-ce ceci que décrit *luricula*, ou bien tous les types de balustrades, y compris au niveau du sol, les chancels par exemple ? La traduction qui est proposée ici est naturellement à discuter. Quoi qu'il en soit, il me paraît peu probable qu'une traduction différente puisse aboutir à une attribution à Sainte-Marie, l'argument principal, la référence au chiffre huit, étant à mon avis peu déterminant.

Dans la Salle : Sur quoi s'appuyer pour proposer une datation de l'édifice carolingien ?

J.-L. Bernard : Plusieurs arguments convergent :

- On sait sans ambiguïté grâce aux sources qu'un édifice prestigieux existe à la fin du IXe s.
- L'édifice décrit par les plans du XVIIe s. paraît compatible avec ce qu'on connaît de l'architecture religieuse de premier plan de la fin du IXe s. Quelques cas comparatifs contemporains peuvent être avancés (Auxerre, Saint-Philbert de Grandlieu, Corwey, Hildesheim, Halberstadt).
- Inversement, les comparaisons qui ont été proposées pour une datation au XIIe ou au XIIIe s. paraissent peu convaincantes.
- La nef à piles quadrangulaires porte l'empreinte du haut Moyen Age, ce modèle architectural disparaissant à la fin du XIe s. en raison de l'apparition des voûtes.
- L'absence de voûtes en pierre dans l'édifice, selon l'inventaire des lieux dressé en 1790.
- Si le chevet à double niveau correspond à un ensemble de cryptes hors œuvre, il s'agit nécessairement d'un ensemble carolingien, cette formule disparaissant au cours du XIe s.
- Toutefois, seule une observation archéologique correcte d'éventuels vestiges pourrait valider définitivement cette hypothèse : un sondage sur l'emplacement d'une pile de la nef, ou d'un angle du chœur, permettant d'observer l'appareil de la maçonnerie, et de trouver dans la tranchée de fondation de la céramique égale ou antérieure au IXe s., par exemple. Mais il y a aujourd'hui une rue à la place de l'église...

Je profite de cette occasion pour rappeler que mon propos n'est pas de retrouver à tout prix Sainte-Marie, ni de démontrer l'origine carolingienne de Saint-Corneille, ni d'ailleurs de

réfuter la thèse de l'octogone. C'est l'enquête scientifique qui est ici passionnante, quel que soit le résultat final. Toutefois, je constate l'accumulation d'indices concordant dans ce sens, et la possibilité de construire un raisonnement qui, je l'espère, résistera un peu à la critique.

M. Lusse : Quels rapports entre le culte des reliques et l'architecture de l'édifice carolingien de Compiègne dont vous tentez la reconstitution ? Y avait-il assez de place dans le chœur pour les cent chanoines ?

J.-L. Bernard : J'imagine mal un site de palais / sanctuaire aussi prestigieux, destiné à être un point politique et spirituel essentiel du royaume, sans la présence de reliques importantes, voire de reliques majeures. L'attitude de Charles le Chauve, qui associe un projet cultuel à un projet architectural, n'est pas surprenante. L'importance et le nombre des reliques répondent au prestige voulu pour le site, probablement pour plusieurs raisons :

- affirmer politiquement la prééminence du site,
- placer le site (et le roi) sous la protection du Christ et des saints,
- favoriser le développement d'un pèlerinage, source de prestige et, c'est aussi une réalité, de moyens économiques.

L'afflux des pèlerins, inévitable étant données les reliques présentes, nécessite des aménagements architecturaux spécifiques, faute de quoi les offices seraient très perturbés par le passage des fidèles. L'édifice que je décris, comme ceux avec lesquels je le compare, est une église de pèlerinage dans laquelle la dévotion est compatible avec le rythme des offices. Les fidèles circulent par les bas-côtés et les galeries du chevet, tandis que les chanoines se rassemblent dans le chœur. On ignore comment était disposé le chœur liturgique au haut Moyen Age. Il ne correspond pas forcément au chœur architectural. La reconstitution que je propose suggère un chœur liturgique initialement limité au chœur architectural, suivi d'une colonisation partielle de la nef au cours du Moyen Age. Le nombre symbolique de cent chanoines est crédible puisqu'il est donné par la charte de fondation de 877. On ignore toutefois si ce collège a vraiment été rassemblé ou si l'initiative est restée à l'état de vœu. On note que les dimensions du chœur architectural permettent d'y asseoir au plus une cinquantaine de personnes. Ainsi, les stalles s'étenaient peut-être dans la nef délimitée par un chancel ?

M. Racinet : Pourquoi le chevet de l'abbatiale ne pourrait-il pas dater du XIe s. selon un type courant dans la région (Nanteuil-le-Haudouin, Saint-Nicolas d'Acy) ?

J.-L. Bernard : Le type de plan que vous citez est en effet caractéristique des XI-XIIe s. en Picardie, notamment dans l'Oise. J'en ai cité plusieurs exemples, notamment le premier état de Saint-Leu d'Esserent. Cette formule pourrait également trouver sa source dans le haut Moyen Age car le premier état connu de la Basse-Œuvre de Beauvais, malheureusement non étudié, non daté et non publié, pourrait être de ce type. Il s'agit de chevets à trois absides étagées et orientées placées dans la continuité d'une nef à trois vaisseaux sans l'intermédiaire d'un transept. Ce plan ne comporte jamais de déambulatoire et est incompatible avec des cryptes hors œuvre. Si Saint-Corneille avait été bâti en effet au XIe ou au XIIe s., il serait peut-être de ce type ; plus probablement comporterait-il un transept semi-débordant comme la plupart des grands édifices monastiques de la région (Saint-Germain-des-Prés, Argenteuil, Morienvall, ... C'est également ainsi qu'on restitue la cathédrale romane de Metz) et comme eux trois tours. Nous sommes à Compiègne face à un cas très différent. Ainsi, soit il s'agit d'un grand édifice du haut Moyen Age avec cryptes hors œuvres, soit d'une église gothique à déambulatoire et chapelles non rayonnantes entourant un chœur polygonal. On peut citer le cas de la cathédrale gothique de Metz, mais là les absidioles rayonnent. Le second cas me paraît si aléatoire que je préfère la première solution pour laquelle nous disposons d'éléments comparatifs.

J'en profite pour signaler l'existence en Picardie, à 38 km de Compiègne, d'un autre site monastique carolingien de premier plan qui pose à mon avis les mêmes questions : il s'agit de Saint-Médard de Soissons, fouillé et publié en 1997 par Denis Defente, et dont les cryptes sont célèbres. Les fouilles n'ont pas apporté de datation pour l'ensemble oriental, de telle sorte que le fouilleur hésite à associer formellement le monument à la grande basilique et sa crypte construite par Hilduin après 826. Reste que le site est fortement empreint de haut Moyen Age et qu'un édifice de cette ampleur au XIe s. aurait plutôt ressemblé à Saint-Germain-des-Prés ou à Saint-Remi de Reims.